

JOSEPH GARNIER

**RICHARD COBDEN,
LES LIGUEURS
ET LA LIGUE**

Préface par Benoît Malbranque



INSTITUT COPPET

JOSEPH GARNIER

RICHARD COBDEN,
LES LIGUEURS
ET LA LIGUE

(1846)

Préface par Benoît Malbranque

Institut Coppet
2024

PRÉFACE

Vers 1840, tombés dans l'atonie et une certaine forme de fatalisme, les économistes libéraux français eurent besoin des exploits de la Ligue anglaise (*Anti-corn law League*) pour sortir de leur torpeur et oser essayer leurs forces. De l'autre côté du Détroit, des assaillants survoltés, et surtout très méthodiquement préparés à l'assaut, emportaient la citadelle des lois-céréales, la manifestation pratique de ce protectionnisme britannique qui pesait d'un poids si lourd sur les budgets des masses populaires. L'intérêt qu'on lui prêta, aussitôt que l'évènement fut révélé au public et au petit groupe de savants, par des précurseurs comme Frédéric Bastiat, ne tenait pas tant au renouvellement du message à proprement parler, car la liberté du commerce avait fait jadis le fonds de la théorie des physiocrates, qui eux-mêmes renouvelaient les travaux de plus anciens auteurs, tels que Boisguilbert. Mais la méthode était nouvelle, et son succès impressionnait. Dans toutes les villes, et par tous les moyens légaux, la grande Ligue contre les lois-céréales avait accompli une immense agitation. Des meetings monstres avaient été organisés, où l'on entendait des orateurs aguerris exposer en termes populaires l'injustice du protectionnisme et les bienfaits du libre-

échange. Des articles étaient répandus dans la presse, des brochures étaient imprimées et répandues sur tous les points du pays. Par un surcroît d'ingéniosité, on tirait même parti de clauses légales les plus obscures, pour servir l'intérêt de la cause.

Quand Robert Peel, entré au ministère pour défendre les intérêts protectionnistes, fut si étourdi par les succès de la Ligue et frappé de la justesse des plaintes qu'elle portait, qu'il mit la suppression des lois-céréales au programme de ses réformes, en France on voulut suivre aussi le mouvement. Une association de défense de la liberté du commerce fut constituée, et commença ses activités. Quoiqu'elle n'eut qu'une existence éphémère, et des résultats problématiques, elle répandit, comme sa grande sœur britannique, les arguments économiques et surtout moraux du libre-échange. Or ceux-ci ont toujours besoin d'être exposés, et popularisés, car si la liberté du commerce produit des bienfaits immenses, ils se répandent sur la masse du public consommateur, tandis que la protection douanière offre un profit visible (quoique décevant à terme), à tel ou tel producteur, qui ne l'ignore pas et que des hommes politiques intéressés tâchent au besoin de lui faire bien toucher du doigt.

Benoît Malbranque
Institut Coppet

À l'avenir, quand les hommes voudront savoir s'il est possible de détruire un abus protégé par la puissance et défendu par la richesse, par le rang, par la corruption ; quand ils se demanderont s'il y a quelque espoir de jeter bas un pareil abus par des efforts persévérants et des sacrifices, on leur montrera les pages qui contiendront l'histoire de la Ligue contre les lois sur les grains.

(G. Thompson. *Discours*, 1845.)

RICHARD COBDEN, LES LIGUEURS ET LA LIGUE

I. RICHARD COBDEN AVANT LA LIGUE.

Naissance de Richard Cobden. — Sa famille. — Cobden quitte la ferme de son père. — Cobden commis à Londres. — Cobden imprimeur sur coton à Manchester. — Ses voyages en Orient, en Amérique, en Europe. — Deux écrits de Cobden : dans le premier, de 1835, on voit poindre le chef de la Ligue ; dans le second il combat pour la paix. — M. Urquhart l'accuse d'être vendu à la Russie. — Son influence à Manchester. — Il est membre de la chambre de commerce de cette ville.

Richard Cobden est né en 1804, à Midhurst, très petite ville du comté de Sussex.

Son grand-père, Maltster Cobden¹, comme on l'appelait familièrement dans le voisinage, était un fermier de la vieille roche, renommé pour la bière qu'il brassait lui-même et dont la réputation est restée dans la mémoire de quelques vieux habitants des environs. On se souvient encore dans le pays du lieu où était la ferme de Cobden (*Cobden's farm*) et du chemin bordé de haies (*Cobden's lane*) qui y conduisait.

¹ *Maltster Cobden*, Cobden le faiseur de bière.

Le père de celui qui devait porter un si rude coup à l'aristocratie terrienne fut aussi fermier, un très petit fermier, « *poor farmer* », dit un journal anglais¹, cultivant assez péniblement, avec les cent vingt arpents à lui, quelques terres qu'il prenait en location.

Richard Cobden gardait donc encore les moutons, lorsqu'il y a trente ans l'oligarchie britannique et la France révolutionnaire s'arrêtaient épuisées après de sanglantes guerres, principalement motivées sur de fausses considérations économiques². En même temps l'aristocratie, abusant de sa force, imposait (1815) au peuple anglais cette loi inique de prohibition qui devait faire tous les ans payer par ce même peuple un milliard de francs aux seigneurs maîtres du sol ; véritable loi de famine dont le fils du fermier rappelait un jour la triste origine

¹ *Poor, pauvre... The people's journal*, n° 30, 25 juillet 1846. By John Bennett ; 69, Fleet street, à Londres.

² Le célèbre Fox demandait, en plein parlement, lors de la discussion du traité de 1786, l'exclusion des produits français, se fondant sur ce que les Français étaient les ennemis naturels des Anglais. L'illustre orateur ne se doutait pas qu'il contribuait à allumer une guerre qu'il voulut en vain empêcher plus tard.

Le premier Consul n'était pas plus avancé en 1806, lorsqu'il prescrivit à tous ses alliés le blocus des îles britanniques, contraire à leurs propres intérêts. En voulant aller contre la loi naturelle du commerce, il se préparait une catastrophe qui ne lui a pas manqué.

en ces termes¹ : « Qu'est-ce que la loi-céréale ? Vous auriez pu le comprendre à Londres le jour où elle fut votée. Il n'y eut pas alors un seul ouvrier qui ne pressentît les maux horribles qui en sont sortis. Il en est beaucoup parmi vous à qui je n'ai pas besoin de rappeler cette funèbre histoire : la Chambre des communes sous la garde des soldats ; la foule irritée se pressant aux avenues du Parlement ; les députés ne pouvant pénétrer dans l'enceinte législative qu'au péril de leur vie ! »

Dès que leur âge le permit, les enfants du modeste fermier des environs de Midhurst quittèrent le toit paternel pour aller chercher fortune dans quelque branche du commerce et de l'industrie. En partant, le jeune Richard emportait le souvenir de la gêne de sa famille ; et, plus tard, il put mieux comprendre combien le système économique des landlords, combien la PROTECTION avait dû peser et pesait encore sur les travailleurs agricoles.

Richard Cobden fut d'abord commis dans une maison de commerce à Londres. Il s'y fit remarquer par son aptitude aux affaires et par le soin qu'il donnait à ses occupations. Sa

¹ Grand meeting hebdomadaire de la Ligue à Londres, au théâtre de Drury-Lane, du 16 mars 1843. *Cobden et la Ligue, ou l'agitation anglaise pour la liberté du commerce*, par Frédéric Bastiat, membre du conseil général des Landes. In-8°, chez Guillaumin, 1845, p. 18.

première jeunesse fut entièrement remplie par le travail.

Plus tard nous le retrouvons à Manchester, où les hommes capables sont généralement sûrs de faire un chemin rapide. Nous le voyons associé avec son aîné et à la tête de cette manufacture d'impressions sur tissus de coton, que les deux frères Cobden possèdent encore.

Dès le commencement les impressions des fils Cobden (*Cobden's sons*) furent très estimées ; car ils ont toujours su deviner le goût et les besoins du public avec ce tact tout particulier, à l'aide duquel Richard Cobden a plus tard si bien pressenti l'opinion publique. Aussi les *Cobden's prints*¹ ont eu plus d'une fois les honneurs de la fashion, à la cour et au sein de cette Dukery, à laquelle le jeune manufacturier de Manchester devait demander des comptes si sévères.

Soit que Richard Cobden cherchât des débouchés à ses produits ; soit qu'il voulût, comme tous ses concitoyens, simplement voir du pays et s'instruire ; soit que l'avenir, fermentant en lui, lui commandât d'observer les sociétés lointaines, il parcourut l'Égypte, la Grèce, la Turquie en 1834, l'Amérique du Nord en 1835 et l'Europe en 1837. Cobden n'avait guère plus de trente ans lorsqu'il se présenta chez quelques économistes de Paris et chez plusieurs fabri-

¹ Les impressions de Cobden.

cants qui le reçurent avec politesse et urbanité, mais qui ne se doutaient guère qu'ils parlaient à une gloire future.

Ses voyages le firent écrivain et publiciste. Il prit part à la polémique des questions qui agitaient alors la Grande-Bretagne dans deux brochures remarquables intitulées : l'une, *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique* ; l'autre simplement *Russie*. La première était signée par « un manufacturier de Manchester ». On trouve dans ces deux écrits, et sous un style original, cette force d'argumentation qui est un des traits distinctifs de son talent.

Dans la première¹, le jeune manufacturier, intelligent économiste, s'élève contre les errements surannés que suit la politique anglaise dans les relations extérieures, contre la fatale manie (*fatal mania*) de tous les cabinets à se mêler des querelles des autres, et à dépenser à d'iniques interventions une bonne partie de la richesse publique. Il fait de la situation de l'Irlande une appréciation pleine de sens ; et il montre dans combien de questions l'Angleterre pourrait prendre modèle sur les États-Unis. Ce travail est dédié à M. C.-P. Thomson, député de Manchester et « avocat éclairé des principes de la paix et du *free-trade* (libre-échange). »

¹ *England, Ireland and America*, by a Manchester manufacturer. Londres, James Ridgeway and sons ; Piccadilly. 1835, 3^e édition, in-8° de 160 pages.

Dans un passage vraiment curieux, aujourd'hui que les grandes choses qui occupaient l'esprit de l'auteur sont accomplies, on voit bien clairement que le futur vulgarisateur de la doctrine de Smith, que l'argumentateur impitoyable contre les lois-céréales, méditait un plan d'agitation pour l'affranchissement des échanges. Je me laisse aller au plaisir de traduire : « Une chose qui surprend, dit-il, c'est le peu de progrès qu'a fait l'étude de cette science dont Adam Smith a été le grand éclaireur (*luminary*) depuis plus d'un demi-siècle.

« Il est à regretter qu'aucune société ne se soit fondée pour vulgariser la connaissance des véritables principes de commerce. Quand l'agriculture peut se flatter d'avoir autant de sociétés qu'il y a de comtés, quand chaque ville du royaume a ses institutions botaniques, mécaniques, et même phrénologiques, quand toutes ces associations ont un journal qui leur sert d'organe ; nous n'avons pas une société de commerçants destinée à éclairer l'opinion publique sur une doctrine aussi peu comprise et aussi calomniée que celle du libre-échange. »

« Nous avons la société *Banksienne*, la société *Linnéenne*, la société *Huntérienne*, et pourquoi n'aurions-nous pas dans toutes nos grandes villes manufacturières et commerciales des sociétés *Smithsiennes*, consacrées à la vulgarisation des vérités bienfaisantes contenues dans la *Richesse des nations* ? De pareilles institutions,

en se mettant en rapport avec des sociétés analogues qui se fonderaient probablement au dehors (car c'est notre exemple que les étrangers suivent en matière de commerce), contribueraient à répandre des vues saines et libérales dans la science sociale, à modifier la politique restrictive des gouvernements étrangers et à exercer une légitime influence sur les peuples.

« Ces sociétés porteraient des fruits analogues chez nous. Des prix pourraient être offerts aux meilleurs essais sur la *question des céréales* ; ou bien des professeurs (*lecturers*) pourraient être envoyés pour éclairer les agriculteurs et pour les inviter à la discussion sur un sujet aussi difficile et d'un intérêt de premier ordre. »

Le second pamphlet¹ fut écrit en 1836 pour combattre les violents efforts que M. Urquhart et autres faisaient alors pour exciter en Angleterre l'opinion publique contre la Russie. Il porte en second titre ces mots caractéristiques : « Remède contre la Russo-phobie ! » Pour établir nettement son point de départ, l'auteur proteste contre tout désir de pallier la violence, l'agression ou la tyrannie de la Russie. Ses maximes sont : paix et non-intervention ! Mais profitant des observations qu'il a eu occasion de faire dans ses voyages, il montre le véritable état

¹ *Russia*, by Richard Cobden esq., author of *England, Ireland and America*. Édimbourg, William Tait. 1836, in-8° de 52 pages.

de la question, le danger de la politique irascible et les malheurs qu'entraîneraient une guerre. À l'occasion de cette brochure, M. Urquhart¹ accusa le jeune écrivain d'avoir reçu soixante mille livres de la Russie ! C'est sans doute là l'origine de cette calomnie des protectionnistes qui ont longtemps accusé la Ligue de vouloir livrer l'Angleterre à Nicolas ; sans doute parce que ce dernier a dans ses États le port d'Odessa, d'où partent ces cargaisons de céréales dont les landlords craignent tant l'inondation. L'écrit de Cobden contribua à faire rentrer les esprits dans un état plus calme.

Manufacturier laborieux et habile, écrivain plein de sens et de raison, homme doué par la nature d'un charmant caractère, Cobden ne tarda pas à devenir un des citoyens les plus distingués de Manchester, et ce que les Anglais appellent : *a leading-man*².

C'est ensuite comme notable manufacturier que Richard Cobden devint membre de la chambre de commerce de Manchester, au sein de laquelle commence sa gloire et la reconnaissance de la postérité.

¹ M. Urquhart, beaucoup mêlé à la politique de cette époque au sujet des affaires d'Orient, fut envoyé à Constantinople par lord Palmerston, comme agent diplomatique. C'était un esprit exalté et qui s'est complètement égaré depuis. Il avait toutefois rendu justice à son compatriote, avant sa maladie.

² *Chef de file, homme influent.*

II. LA LIGUE, SES COMMENCEMENTS, SON BUT ET SON ORGANISATION.

Crise dans les districts manufacturiers, en 1839, 1840, 41, 43 ; ses conséquences. — On cherche la cause du mal dans le monopole du blé. — Curieux meeting de Bolton. — Symptômes de ligue. — Mémorable discussion à la chambre de commerce. — La pétition de Cobden, demandant le rappel des lois-céréales et l'affranchissement du commerce est adoptée. — Première souscription en faveur de l'agitation. — Insuccès de cette pétition au parlement. — Comment l'agitation prend le nom d'*Anti-Corn-Law-League*. — Pourquoi nous ne comprenons que très tard la portée de ce mouvement en France. — Les écrits de MM. F. Bastiat, Léon Faucher et Al. Fonteyraud sont de véritables révélations. — Révolution qu'entraîne le rappel des lois-céréales. — Aperçu de la constitution économique de la Grande-Bretagne. — Grandeur des projets de la Ligue. — Organisation intérieure. — Division du travail, etc.

C'était vers la fin de 1838, des symptômes sinistres faisaient présager une de ces crises manufacturières qui sont les fléaux des peuples industriels, et qui doivent perdre de leur intensité avec le régime de la liberté, comme la peste fuit des cités où d'intelligents édiles font circuler l'air et la lumière.

Cette crise a duré pendant les quatre années 1839, 1840, 41 et 42. Elle fut produite par celle

des États-Unis, qui avait amené la langueur dans les manufactures anglaises, et la mauvaise récolte de 1838. Sous l'influence simultanée de ces deux causes le travail manqua, le prix du blé augmenta et les salaires baissèrent rapidement. La misère fut affreuse jusqu'en 1843. Avec la misère, l'émeute, l'incendiarisme, des bandes de malheureux errant sur les routes, les maladies, les morts violentes¹ et tous les fléaux qu'entraînent de pareilles catastrophes.

Que faire pour remédier à tant de maux ? Comment mettre fin à la crise ?

Avant tout, il fallait obtenir le pain à bon marché, et la grande voix des manufactures désigna la loi des céréales comme l'obstacle sur lequel il fallait diriger les premiers coups.

Le 4 août 1838, un homme de bonne volonté, le docteur Birney, convoque un meeting dans le théâtre de Bolton. Mais en présence du public, il se trouve trop faible pour sa tâche, et l'assemblée allait se séparer au milieu des rires et des quolibets, lorsqu'un jeune homme s'avança sur l'estrade et commanda le silence. C'était M. Paulton, qui plus tard fut l'un des principaux ligueurs, rédacteur en chef du journal *the League* et secrétaire de l'Association à Londres. M. Paulton fit la critique des *Corn-*

¹ Voir les détails de cette malheureuse époque dans le remarquable travail de M. Léon Faucher : *Études sur l'Angleterre*, 2 vol. in-8°, 1845, chez Guillaumin.

Laws avec un plein succès, et répéta son instruction pendant plusieurs jours de suite¹. À peu près en même temps, le docteur Bowring, qui avait depuis plusieurs années rempli une mission commerciale officielle sur les deux continents, parcourait, en y faisant de la propagande économique, les districts manufacturiers de l'ouest. De passage à Manchester, il fut invité à une soirée où se trouvaient plusieurs manufacturiers de la ville. On parla de l'événement de Bolton, et on jeta la base d'une association contre la loi-céréale (*anti-corn-law-association*). Le docteur Bowring, M. Paulton, M. Prentice, rédacteur du *Manchester-Times*, et M. J.-B. Smith, riche manufacturier et membre de la chambre de commerce de Manchester, organisèrent des meetings dans cette dernière ville, à Birmingham, à Wolverhampton, à Coventry, à Leicester, à Nottingham et à Derby. Aux applaudissements des assemblées, les parrains de la doctrine du colonel Thompson (auteur du catéchisme contre les lois-céréales) purent juger de l'avenir qui s'ouvrait devant elle. M. Smith,

¹ *Corn*, céréales ; *laws*, lois. J'emprunte cet épisode à un travail que M. Alc. Fonteyraud a publié dans la *Revue britannique*, janvier 1846. M. Fonteyraud, mieux informé, a pu rectifier la version de l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Brief history of the rise and progress of the anti corn Law-League* (London, petit in-8°), lequel fait courir des dangers à M. Birney et laisse croire que le meeting était hostile à la pensée du docteur.

de retour à Manchester, fit convoquer la chambre des communes (13 décembre 1838) pour délibérer sur une pétition au parlement qui aurait pour objet l'abolition *entière et immédiate* de la loi sur les grains. Cette pétition était l'œuvre de Richard Cobden. La discussion fut solennelle ; elle occupa sept séances. Le président de la chambre, M. Wood, membre du parlement, proposait, tout en faisant la critique de la législation sur les céréales, de laisser au gouvernement (alors whig) le soin de la modifier. Cette motion, vivement soutenue, mais plus vigoureusement combattue, ne fut pas adoptée, et la chambre du commerce de Manchester, composée de l'élite des manufacturiers, déclara, sur la proposition de Cobden, que :

« Sans *l'abolition immédiate des lois sur les grains*, la ruine des manufactures était inévitable, et que l'application, sur la plus grande échelle, du principe de la liberté commerciale pouvait seule assurer la prospérité de l'industrie et le repos du pays. »

En Angleterre, les actes suivent les paroles. Une première mise de fonds produisit en février 1833 mille livres (23 000 fr.). On fonda un organe spécial pour la cause, l'*Anti-bread tax Circular*¹, dans lequel Cobden se chargea de poser nettement la question ; et des délégués furent envoyés à Londres, qui devaient, au nom des

¹ Circulaire contre l'impôt du pain.

districts manufacturiers, présenter la pétition de la chambre du commerce au parlement et demander à se faire entendre à sa barre.

Mais les communes ayant rejeté la motion qui en fut faite par M. Villiers¹, les délégués eurent à délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre.

Dans le cours de la discussion, Cobden cita l'exemple des villes hanséatiques et conseilla de former une ligue entre les villes de l'Angleterre contre l'aristocratie qui les gouvernait, qui ruinait leur industrie et qui refusait de les écouter.

« De nos grandes villes, s'écria-t-il, formons une *Ligue* destinée à renverser les iniquités de notre aristocratie féodale, et que les châteaux écroulés du Rhin et de l'Elbe soient pour nos adversaires comme une révélation du sort qui les attend s'ils persistent dans leur lutte contre les classes industrielles du pays. »

— Une ligue contre la loi céréale (*an anti corn Law-League*) ? dit quelqu'un dans l'assemblée.

— *Yes*, reprit M. Cobden, AN ANTI CORN LAW-LEAGUE !

L'aristocratie anglaise dut bien certainement comprendre la portée de ce cri : *abolition immédiate des corn-laws* ; mais en Europe et en France, la Ligue luttait depuis des années et elle gran-

¹ À l'immense majorité de 344 voix contre 197. Voir une note sur M. Ch. Villiers.

dissait à vue d'œil, que nous ne prenions encore ce mouvement que pour quelque chose d'analogue à l'agitation produite ici par le tarif du sésame. Quand les journaux français inséraient par hasard une nouvelle à ce sujet, nous cherchions à expliquer l'importance que les Anglais mettaient à une question tout à fait spéciale. Nous ne savions pas que l'*Anti-corn Law-League* demandait la *liberté absolue* du commerce des grains ; nous ne savions pas qu'elle demandait en même temps l'affranchissement des échanges, c'est-à-dire qu'elle proclamait une des plus grandes vérités de l'économie politique, vérité dont l'application doit assurer la paix et accélérer les progrès de la civilisation. Il a fallu, pour que les économistes se rendissent bien compte de la révolution qui se préparait en Angleterre, que M. Bastiat arrivât des Landes pour mettre sous nos yeux ébahis la traduction des discours des ligueurs et nous révéler tout un monde dans son livre intitulé : *Cobden et la Ligue*¹. Il a fallu,

¹ *Les Études sur l'Angleterre*, de M. Léon Faucher, dans lesquelles se trouvent deux chapitres très remarquables sur la loi des céréales et sur la Ligue, n'ont paru qu'après l'ouvrage de M. Bastiat, intitulé *Cobden et la Ligue ou l'agitation*, etc. Celui-ci a été publié en juin 1845. Il contient, avec la traduction des principaux discours prononcés aux innombrables meetings tenus par la Ligue, une introduction sur la constitution économique de la Grande-Bretagne, sur les plans financiers de Robert Peel

pour que nos feuilles politiques et l'opinion publique se préoccupassent un peu plus du grand mouvement économique en Angleterre, que ce mouvement dominât les Chambres et les ministères. Oh ! alors, on s'est enquis de ce grand fait de la Ligue, et nous avons commencé à voir la force irrésistible qui poussait Robert Peel à proposer de si grandes réformes au parlement.

et sur les doctrines et les travaux de la Ligue. Cette introduction a d'abord paru dans le *Journal des économistes*, du 15 juin 1845. Deux autres publications dues à la plume originale de M. Alc. Fonteyraud, ont aussi contribué à faire apprécier la grandeur des événements qui se passaient en Angleterre. M. Fonteyraud avait pressé la main des ligueurs dans l'automne de 1845 et à son retour, il écrivit une première notice dans l'annuaire de l'économie politique, décembre 1845, et une seconde dans la *Revue britannique* de janvier 1846.

M. Bastiat accuse, dans son introduction, la presse française d'avoir organisé la conspiration du silence contre l'agitation de la Ligue. C'est une erreur. Si la presse n'a pas parlé plus tôt, c'est par ignorance plutôt que par mauvais vouloir. Très peu d'écrivains lisent les journaux anglais, et la plupart des feuilles publiques prennent des traductions toutes faites à un bureau spécial, qui ne donne de l'importance qu'aux nouvelles purement politiques ou aux anecdotes qu'il juge capables de piquer la curiosité. Or, ces traducteurs n'ont pas cru qu'une *anti corn Law-League* peut avoir rien de bien intéressant pour leurs clients. Sans doute, quelques hommes de science se préoccupaient des efforts de la Ligue ; mais ils n'étaient pas dans les journaux.

Le rappel immédiat de la loi-céréale était une révolution, une grande révolution ; l'écho, à un demi-siècle d'intervalle, de la nuit du 4 août ; la chute de l'aristocratie britannique dans toutes ses ramifications.

« Si le code financier de l'Angleterre, disait un jour Cobden, pouvait parvenir dans la lune, seul et sans aucun commentaire historique, il n'en faudrait pas davantage pour apprendre à ses habitants qu'il est l'œuvre des landlords, des seigneurs maîtres du sol. »

En effet, voici comment on peut résumer les résultats de la constitution anglaise, telle que l'ont faite les temps accomplis.

Les aînés de l'aristocratie possèdent toute la surface du sol. L'impôt foncier est presque nul ; il est du moins resté invariable depuis des siècles ; et bien que la rente des terres ait *sexuplé*, il n'entre que pour un *vingt-cinquième* dans les recettes publiques. La propriété immobilière est en outre affranchie des droits de succession, quoique la propriété mobilière y soit assujettie.

Les contributions indirectes ont été assises de manière à peser plutôt sur les objets consommés par les classes pauvres que sur ceux qu'achètent les classes riches.

Enfin la loi des céréales permet aux aînés de l'aristocratie de prélever un milliard de francs par an sur la nourriture du peuple anglais.

C'est aussi pour les cadets des mêmes familles que le gouvernement de la Grande-

Bretagne, fidèle à cette politique punique que toutes les nations ont flétrie, a poursuivi le système colonial sur une immense échelle. Or ce système aboutit à plusieurs grands monopoles, c'est-à-dire aux lourds impôts sur la presque totalité des classes laborieuses, et il a pour but de créer des places, des missions, des commandements et des privilèges accordés à peu près exclusivement aux branches cadettes des grandes familles oisives, lesquelles prélèvent aussi les dîmes par l'intermédiaire de l'Église établie. Avec un vaste système colonial il faut des armées et un grand développement de forces maritimes. De là, et presque fatalement, ces guerres, ces injustices, ces cruautés qui ont rempli les derniers siècles. De là cette haine universelle accumulée, non sans raison, sur la *perfide Albion* !

C'est ce système que le parti de la Ligue a voulu frapper au cœur en attaquant le monopole des céréales ; c'est à ce plan que Robert Peel a, en dernier lieu, prêté les mains ; c'est le commencement de cette révolution que les communes et les lords ont acceptée dans la mémorable session qui vient de finir.

La loi des céréales était non seulement la clef de voûte de l'aristocratie terrienne ; mais encore celle de tout le système *protecteur* en Angleterre, établi en faveur des manufactures, du commerce maritime et des colonies.

On a dit que les chefs de la Ligue n'avaient d'abord pas compris l'étendue de la réforme qu'ils demandaient, et qu'ils auraient, sans cela, reculé devant leur œuvre. On a dit aussi que la première levée de boucliers fut provoquée par les manufacturiers à la recherche d'un moyen de baisser les salaires de leurs ouvriers, sans autre pensée que celle de leur intérêt égoïste et étroit.

Ces assertions ne sont pas fondées. Le premier prédicant du rappel des corn-laws est le colonel Thompson qui n'est pas manufacturier, mais économiste. La mémorable pétition de la chambre de commerce de Manchester, rédigée par Cobden, proclame solennellement, nous venons de le voir, que l'application, *sur la plus grande échelle*, du principe de la liberté commerciale peut seule assurer la prospérité de l'industrie et le repos du pays. Et plus tard la Ligue n'a-t-elle pas demandé solennellement par sa résolution de mai 1845 *l'abolition totale et immédiate et sans condition*¹ *de tous les monopoles, de tous les droits protecteurs quelconques, en faveur de l'agriculture, des manufactures, du commerce et de la navigation*, en un mot, la liberté absolue du commerce, le FREE-TRADE ?

Sans doute, les membres de cette vaste association n'ont pas tous compris, ni tous vu avec

¹ *Unconditional*, sans la subordonner à des décisions analogues prises par les autres nations.

la lucidité des chefs ; tous n'ont pas souscrit dans des vues désintéressées. Mais ce sera l'éternel honneur de Cobden et de ses amis d'avoir instruit leurs adhérents, d'avoir instruit la masse du peuple anglais, d'avoir instruit les communes, d'avoir instruit la chambre des lords et d'avoir fait un tout solide et compact de ces éléments qui flottaient épars dans l'océan des erreurs économiques.

Mais reprenons l'histoire des développements de la Ligue, et signalons les points saillants de cette lutte qui a eu pour résultat la révolution que nous venons de caractériser.

L'organisation définitive de l'association était un fait accompli dès les premiers jours de l'année 1839. Manchester devint la métropole, autour de laquelle se groupèrent les autres districts manufacturiers. Un conseil exécutif de cinquante membres dirigea l'action et imprima le mouvement aux journaux, aux brochures, aux cours, aux meetings, à la correspondance, aux souscriptions, aux festivals, aux soirées.

En France, la composition d'un conseil exécutif, d'un comité, est toujours subordonnée à un règlement, à des statuts, à une charte dont la rédaction amène des discussions à perte de vue. Il arrive même souvent que lorsque la charte est votée, l'énergie a disparu, et que l'entreprise ne gît plus que sur le papier. Il paraît que les ligueurs de Manchester se sont très peu occupés de réglementer à l'avance une institution incon-

nue. Le conseil exécutif, composé des plus forts souscripteurs, et de ceux qui ont voulu donner le plus de soins à l'œuvre, a marché en s'inspirant des événements plutôt que des statuts ; et il lui est même arrivé, un jour qu'il a voulu recourir à son règlement primitif, de ne pas le retrouver. La loi, dans la lutte, c'est le chef qui a la confiance de tous : c'est ce que les souscripteurs comprirent de bonne heure. Ils purent, d'ailleurs, juger par la publicité des comptes et par l'énergie des efforts, que leur argent recevait l'emploi auquel ils le destinaient.

Cependant il se fit, au bout de quelque temps, dans le sein du conseil, une division spontanée et naturelle du travail, et chaque membre actif, soit au dehors, soit au dedans, se classa, conformément à son caractère, à ses moyens, à son talent¹.

M. Georges Wilson, la tête administrative par excellence, fut porté au fauteuil de la présidence, et dirigea l'action du conseil exécutif qui ne tarda pas à reconnaître dans Richard Cobden son chef intellectuel. Cobden, Bright, Fox, Villiers, J.-B. Smith, Paulton, Ashworth, le colonel Thompson, James Wilson, Georges Thompson, etc., se tinrent prêts pour l'action et la propagande ; M. Prentice combattit dans le

¹ Tout membre qui contribuait pour 50 livres ou 1 250 francs, siégeait au conseil général, qui comptait plus de 300 membres.

Manchester-Times ; M. Hickin tint la plume au sein du conseil à Manchester ; M. Rawson devint le trésorier ; MM. Bickham et Wolley se dévouèrent au pénible travail de la correspondance ; M. Lees seconda le président pour les affaires matérielles de la Ligue¹, etc.

Les bureaux de l'association à Manchester ont produit, sur tous ceux qui les ont vus en activité, l'effet d'un grand ministère. Au fort de la lutte, les membres du conseil y venaient une fois tous les jours, et quittaient pendant quelques heures leurs affaires pour se rendre, l'un au comité des élections, l'autre au comité de la correspondance, celui-ci au comité du commerce, celui-là au comité des finances, etc. À ces comités se rattachaient en dehors des sous-comités d'ouvriers et même des comités de dames, à l'aide desquels la Ligue exerçait son influence sur les classes laborieuses et dans toute la société. Wilson était la tête de toute cette organisation, au sein de laquelle il savait entretenir l'activité, la concorde et l'émulation.

Voici encore, pour compléter cet aperçu sur l'intérieur de la Ligue, quelques détails que

¹ Il se prépare un grand tableau du conseil de la Ligue, qui sera reproduit par la gravure. La personne qui fait cette entreprise, et qui s'est adressée aux meilleurs artistes de la Grande-Bretagne, y a déjà dépensé 2 500 livres sterling.

nous trouvons dans la publication d'un voyageur allemand : « ... Je dus à la bienveillance d'un ami, dit M. Kohl, de pénétrer dans la vaste enceinte où se tiennent les séances du comité de la Ligue ; et j'eus l'occasion de voir et d'entendre des choses qui me surprirent au dernier point. Georges Wilson et d'autres chefs renommés de la Ligue, assemblés dans la salle du conseil, me reçurent avec autant de franchise que d'affabilité, répondant à toutes mes questions et me mettant au fait des détails de leurs opérations.... J'étais surpris de voir les ligueurs tous marchands, fabricants, littérateurs, conduire une grande entreprise politique, comme des ministres et des hommes d'État.... Pendant que j'étais dans la salle du conseil, un nombre prodigieux de lettres était apporté ; toutes étaient ouvertes, lues et répondues sans interruption ni retard.

« ... Par l'intermédiaire d'associations locales formées sur tous les points de l'Angleterre, la Ligue a étendu son influence sur tout le pays.... Ses festivals, ses expositions, ses banquets, ses meetings apparaissent comme des solennités publiques.

« ... Non seulement la Ligue répand ses opinions par l'organe des journaux, mais encore elle émet elle-même un grand nombre de publications.... Elle a surtout recours aux *tracts*, pamphlets courts et peu coûteux, qui sont l'arme favorite de la polémique anglaise.... La

Ligue attaque ainsi perpétuellement le public et entretient comme une continuelle fusillade au petit plomb. Elle ne dédaigne pas des armes plus légères encore, des affiches et des placards contenant des pensées, des aphorismes, des sentences, des couplets contre le *monopole* et en faveur du *libre-échange*. La Ligue et l'anti-Ligue ont porté leur champ de bataille jusque dans les abécédaires. »

III. LA LIGUE, SES EFFORTS ET SES SUCCÈS.

La Ligue surmonte l'indifférence publique. — Les ligueurs entrent à la chambre du commerce. — Conseil de sept cents ministres dissidents à Manchester, demandant le rappel des lois-céréales. — Succès matériel.

Problème de la situation de l'Angleterre. — Solution des *free-traders*. — Solution des protectionnistes. — Le ministère whig et le ministère Peel.

Grande manœuvre de Cobden. — Les ligueurs influencent les élections à l'aide de cette manœuvre.

La Ligue a la majorité dans la presse. — Elle redresse les préjugés des ouvriers chartistes. — Remarquable meeting à Northampton.

Le premier adversaire des partisans du libre-échange ne fut ni l'aristocratie, ni le système protecteur : ce fut l'indifférence publique.

Que de fois ces missionnaires pacifiques ont vu l'ironie sur les lèvres de ceux qu'ils voulaient persuader ; que de fois ils ont prêché dans une pièce du troisième étage ; que de fois ils ont fait fermer les rideaux pour ne pas montrer la rareté de leurs auditeurs !

Pour vaincre cette indifférence, pour attirer l'attention, pour se faire attaquer et discuter, il fallut faire de tout, même quelques fautes. Mais enfin les orateurs de la Ligue commencèrent à

briller d'un vif éclat, à faire sensation et à attirer la foule.

Le conseil put juger des progrès que la cause avait faits par un banquet monstre où elle réunit quatre mille personnes, et dans lequel le grand agitateur, O'Connell, apporta l'appui de sa parole. Bientôt après, les délégués des districts manufacturiers se réunirent à Londres, demandant de nouveau, par l'organe de M. Villiers, à être entendus. La motion de l'honorable député, dévoué à la Ligue, n'eut pas plus de succès que la première fois. Mais la puissance morale et matérielle de la Ligue avait singulièrement grandi. Cobden était entré (1840) au parlement, comme représentant de Stockport¹, et avait apporté l'appui de sa parole à cette phalange de ligueurs qui voyait briller dans ses rangs les Villiers, les Bowring, les Bright, les Gibson, les Gisborne, etc. Alors se forma, en dehors des whigs et des tories, un parti « qui, si l'on peut lui donner ce nom, n'a pas de précédents dans les annales des peuples constitutionnels, un parti décidé à ne jamais sacrifier la vérité absolue, la justice absolue, les principes absolus aux questions de personnes, aux combinaisons, à la stratégie des ministères et des oppositions². »

¹ À 3 lieues de Manchester. 23 000 habitants. En 1837, avait déjà eu 57 voix, avant la fondation de la Ligue.

² M. Bastiat, introduction à *Cobden et la Ligue*, p. XLIII.

Non seulement la Ligue s'était établie au sein des pouvoirs publics, mais l'Église dissidente lui avait aussi donné son puissant appui.

Sept cents ministres, appartenant à toutes les religions : catholiques, anglicans, presbytériens, méthodistes, wellesleyens, etc., tous abjurant leur antagonisme de sectaires, et se donnant, selon la belle expression de M. Fonteyraud¹, rendez-vous au sommet du christianisme, dans le dogme de la charité, se réunirent en 1841 à Manchester, et protestèrent, à la suite d'une conférence qui eut un immense retentissement, contre les restrictions apportées à l'approvisionnement de la nation, restrictions soutenues par le clergé anglican. La pétition se terminait par ces simples paroles : « Les lois sur les céréales violent la loi du Seigneur et restreignent les bienfaits de la Providence². »

À côté du succès moral, la Ligue obtenait le succès matériel. À partir de 1842, le budget des recettes de la Ligue eut une véritable importance. Le conseil exécutif put dépenser cette année 250 000 fr., le double l'année suivante, et ainsi de suite dans la même progression.

¹ *Annuaire de l'économie politique pour 1846*, p. 226.

² Une seconde réunion eut lieu à Édimbourg, le 11 janvier 1842, et se prononça dans le même sens. Il y avait plus de deux cents ministres. Il est bon de savoir que plus de neuf cents ministres adhérèrent aussi par lettres à la première réunion et au but de la Ligue.

En 1843, l'entrée à l'exposition de Manchester produisit dix mille livres ou 250 000 fr., qui, réunis aux recettes de la souscription, permirent la construction de la maison commune des ligueurs, du *Free-trade Hall*.

Cet hôtel grandiose pouvant contenir dix mille personnes fut bâti en six semaines, dans un terrain historique, sur lequel un meeting convoqué pour pétitionner contre les lois-céréales avait été en 1819 victime d'un sauvage attentat. « Quatre-vingt mille citoyens étaient accourus en habits de fête, des rameaux verts à la main, et aux sons d'une musique éclatante, pour entendre la parole fougueuse de Hunt et pétitionner en faveur de la réforme électorale et du rappel des lois sur les céréales. Le calme planait sur toute cette assemblée suspendue aux lèvres de l'orateur, lorsque des *yeomen* ivres et furieux lancèrent leurs escadrons au galop dans les rangs pressés de la foule. Le sabre en main, ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants, et dans la plaine, où quelques heures auparavant toute une population rêvait la liberté, on apercevait seulement de loin en loin un citoyen fuyant ou un *yeoman* essuyant son sabre souillé de sang¹. »

La situation de l'Angleterre était telle pendant la crise que la querelle des partis était

¹ Alc. Fonteyraud, *Revue britannique*, janvier 1846, p. 34.

devenue complètement économique. Il s'agissait avant tout et pour tous les partis de savoir comment on tirerait l'Angleterre du mal où elle était plongée, comment on remettrait l'industrie au niveau des besoins des travailleurs.

Les amis de la liberté des échanges proposaient l'abrogation de tous les monopoles. Ils calculaient qu'en affranchissant les importations, la production et les échanges s'accroîtraient, que les importations suivraient le même développement et que le travail deviendrait plus abondant et les profits plus considérables ; que la consommation enfin augmenterait et avec elle le revenu public. Les protectionnistes ne savaient comment faire pour relever les revenus sans augmenter les taxes, pour créer du travail sans toucher aux monopoles. Ils songeaient à faciliter l'émigration, à limiter le travail des manufactures, à la restriction, à l'aumône, à tout, excepté à la justice et à la destruction des privilèges dont ils profitaient¹.

¹ On connaît la mention de M. Butler, proposant un vaste système d'émigration forcée (*compulsory emigration*). « Quand les Anglais meurent de faim, répondaient les ligueurs, il ne suffit pas de leur dire : Nous vous transporterons en Amérique où les aliments abondent ; — il faut laisser ces aliments entrer en Angleterre. »

Le bill demandé par lord Ashley pour fixer le maximum de travail à 10 heures n'a pas d'autre origine.

Le ministère whig qui comptait dans ses rangs lord Melbourne, lord Russell, lord Morpeth, M. Baring, etc., voulut faire du juste-milieu. Il déplut à tout le monde et il tomba¹. Il fit place au ministère Peel (1841) qui entra aux affaires sur les ailes de la protection. Mais Robert Peel ayant jugé les événements en homme habile, ne tarda pas à prendre le programme de ses adversaires, et à l'améliorer au point de se rendre les ligueurs favorables.

Mais n'anticipons pas sur la dernière phase de cette grande révolution.

Deux ans après que Robert Peel eut pris les rênes de l'État des mains des whigs, la Ligue entra dans une voie nouvelle : elle avait assez de force pour devenir parti militant, et elle se sentait le courage et les moyens d'escalader la forteresse politique. Cobden avait vu et étudié le point par lequel on pouvait s'introduire ; et dans la séance du 29 juin il lançait à la masse

Du reste, cet appel à la philanthropie a provoqué la création de beaucoup d'écoles, la construction de maisons aérées pour les ouvriers, l'assainissement de quartiers malsains. Les free-traders de Manchester ont été aussi charitables que les protectionnistes : ils ont donné, pour ces usages, plus de deux millions. Ils répondaient à tous ces projets : — c'est bien, mais cela ne suffit pas. (Fréd. Bastiat, *Cobden et la Ligue*, introduction, p. XLVIII.)

¹ Battu au parlement, il fit un appel aux électeurs, qui envoyèrent une majorité tory et protectionniste.

protectionniste du parlement que Robert Peel commandait encore, cette déclaration solennelle : « Vous êtes forts, vous avez les élections, dites-vous ; mais combien de temps resterez-vous au pouvoir après que ce piédestal qui vous supporte aura été renversé ? »

En effet, aux pétitions, aux meetings, aux *lectures*¹, etc., la Ligue ajouta un nouvel élément de succès, le travail des élections. D'une part on scruta avec le plus grand soin les listes électorales pour débusquer les électeurs protectionnistes qui ne remplissaient pas toutes les conditions de la loi, et on ne recula devant aucune démarche, aucune instance, aucun procès. D'autre part, les orateurs firent meetings sur meetings pour engager les *free-traders* à avoir recours aux avantages que la clause Chandos pouvait leur présenter. Il y a en Angleterre deux espèces de représentants : ceux des bourgs et ceux des comtés. Pour être électeur de comté il suffit d'avoir une propriété produisant quarante shillings de rente, environ cinquante francs de notre monnaie. C'est ce qu'on nomme la clause *Chandos* qui est dans la loi électorale anglaise depuis plus de six cents ans. Ce cens électoral a longtemps été très élevé ; mais depuis que la livre sterling a été réduite à la valeur du poids de l'or ou de l'argent qu'elle représente maintenant, il suffit de mille francs pour acheter un

¹ Cours, leçons, démonstrations.

misérable cottage, un bout de terre, pour devenir propriétaire et électeur de comté¹. Ce fut un coup de maître que de songer à introduire les *free-traders* au milieu des Tories-protectionnistes qui avaient eux-mêmes en 1841 mis en œuvre la clause Chandos pour renverser le ministère whig. Le plan de Cobden consistait à décider tous les amis de la liberté du commerce, et particulièrement les ouvriers, à consacrer en acquisition de *free-holds* toutes leurs économies.

Pour faire réussir ce plan colossal, et qui présentait tant d'obstacles, il fallait pouvoir en peu de mois en vulgariser les avantages. Cobden et son ami Bright ne reculèrent pas devant cette tâche gigantesque. Ils parcoururent les comtés, *agitant* le matin dans une ville, et le soir dans une autre avec une puissance de facultés, une variété d'arguments, une ardeur et une patience qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Trois mois après l'appel fait par M. Cobden, cinq mille électeurs nouveaux étaient en possession de leurs droits politiques², seulement dans

¹ *Free-holder*, propriétaire d'un franc-fief, d'une terre qui n'a pas de redevance seigneuriale.

² Voir le discours de Bright, du 22 janvier 1845, dans *Cobden et la Ligue*, par M. Bastiat, p. 415. D'après un rapport de M. Wilson, dans la *League* du 29 décembre 1845, un des plus beaux triomphes électoraux de la Ligue a été celui du collège sud du *Lancashire*. La majorité protectionniste était de 598 voix. En un an les ligueurs en ont

les trois comtés de Lancastre, d'York et de Chester. L'exploitation au profit des *free-traders* de la clause Chandos, dont avaient tant usé les landlords, avait donc été un trait de génie.

Au moment où nous sommes, au commencement de 1845, les *free-traders* sont un parti puissant qui a ses orateurs au Parlement, ses partisans dans l'administration, et une armée militante dans la Ligue. Trois nouveaux auxiliaires vont lui arriver presque simultanément : nous voulons parler de l'organe de la presse le plus influent, de la disette des céréales, et de l'intelligence de Robert Peel.

Quand le *Times*, renommé pour son habileté à soutenir les thèses qui plaisent aux masses, les thèses qui font vendre le plus de numéros, vit (1844) que les *free-traders* avaient fait réussir à Londres la candidature de M. Patisson contre celle d'un des Baring¹, soutenu par les hommes les plus riches et les plus puissants ; quand il vit que la Ligue avait voté une souscription de six millions et demi, que l'exposition de Covent-Garden avait produit plus de 500 000 francs, et que le peuple anglais se passionnait pour la Ligue, il se fit ligueur presque au même degré

eu une de 3 084 voix. À cette époque, le comité avait opéré sur une masse de 143 740 électeurs.

¹ Famille puissante dans la banque. Cette élection se fit en octobre 1843. Dans un grand meeting tenu à Covent-Garden à ce sujet, les plus forts orateurs, Cobden, Villiers, Bright et Fox, prirent la parole.

que le *Punch*, qui utilisait depuis longtemps sa verve et son crayon contre les Buckingham, les Richmond, et toute la dukery protectionniste¹.

Nous avons vu la Ligue se constituer, acquérir de la force morale et des moyens physiques ; mais je n'ai indiqué que quelques faits saillants de son histoire, et je suis obligé d'en négliger des centaines d'autres. Il faudrait l'étudier dans ses banquets, dans ses soirées, dans ses festivals, dans tous ses meetings ; à la chambre, dans la presse, dans les brochures, dans sa correspondance. Mais avec la dimension de mon cadre, je dois me borner, avant d'aborder la dernière période de cette mémorable lutte, à dire encore quelques mots des pénibles discussions que les ligueurs ont eues avec les chartistes.

Les free-traders, forts de la grandeur de leur cause et du soulagement qu'ils allaient apporter aux classes laborieuses, crurent avoir en elles un soutien moral, lorsque vint à sévir cette douloureuse crise de 1839-1840-1841 ; mais la situation de ces classes, qui devait être un argument sans réplique, fut d'abord un obstacle. Égarée par le chartisme, travaillée en sous-main

¹ Le *Sun*, le *Morning-Chronicle* et le *Morning-Advertiser* ont été de très bonne heure les défenseurs des doctrines du *free-trade*. Dans ces derniers temps, un nouveau journal, le *Daily news*, a chaudement embrassé la même cause. Les journaux tories n'ont pas encore cessé leurs attaques contre la Ligue et ses héros.

par le monopole, une bonne partie des classes ouvrières opprimées s'agita contre ceux qui venaient précisément faire cesser l'oppression. Les *free-traders* firent, dans cette pénible circonstance, preuve de haute raison. Ils discutèrent avec calme, et leur courage fut couronné de succès. Calomniée par les tories, accusée par les socialistes, la Ligue sut ouvrir les yeux à ces derniers, et retourner tous les efforts contre ses adversaires naturels. Ce fut une rude campagne que la conversion des chartistes, et les hustings ne furent pas toujours abordés sans déboires et sans quelques dangers. Enfin, le 28 décembre 1843, 4 000 ouvriers de Leicester adressèrent à MM. Bright et Cobden une adresse sympathique.

Ce premier succès fut suivi d'un triomphe éclatant. L'an d'après, des fermiers, des manufacturiers, des négociants et des ouvriers firent proposer à MM. Cobden et Bright une discussion publique à Northampton. Ils invitèrent en même temps MM. O'Brien et Fergus O'Connor, qui devaient, dans leur pensée, lutter avec avantage contre l'Achille et l'Ajax de la Ligue. Six mille personnes attendaient dans un square ce tournoi de nouvelle espèce. M. O'Brien ne s'y rendit pas. Deux propositions furent soumises à l'assemblée : l'une, de M. Cobden, portant que le système protecteur est injuste et doit être immédiatement abrogé ; — l'autre, de M. O'Connor, que toutes lois de

réforme commerciale doivent être ajournées jusqu'à ce que la charte du peuple soit devenue la base de la constitution britannique.

De nombreux orateurs prirent la parole. L'assemblée, consultée, adopta la proposition de Cobden (5 juin 1844).

La Ligue, toujours Cobden en tête, menait parallèlement la conversion des fermiers. À ce simple passage d'un discours, on peut juger de l'ardeur qui animait les apôtres du *free-trade* : « J'ai combattu les landlords jusque dans leurs places fortes (Applaudissements), dans les contrées de Norfolk, de Hertford, de Sommerset (Applaudissements)... La semaine prochaine, je serai dans le Buckinghamshire ; la semaine d'après à Dorchester ; et le samedi suivant dans le Lincoln (Applaudissements)... Je dis publiquement aux landlords où je vais, et ils n'osent pas venir m'y regarder en face¹ (Rires.). »

¹ Meeting du 3 mai 1845, à Londres. *Cobden et la Ligue*, p. 115.

IV. ROBERT PEEL ET LA LIGUE.

Crainces de disette en automne 1845. — Robert Peel adopte la doctrine des économistes et des *free-traders*. — Son habileté. — Conduite des ligueurs. — Coup d'œil sur la discussion du plan financier de Robert Peel au parlement. — Caractère de la réforme.

La récolte de 1845 fut médiocre dans plusieurs pays et insuffisante dans quelques localités ; celle des pommes de terre manqua généralement. L'alarme fut universelle en Europe, excitée par le calcul des uns, par la peur réelle des autres. Le sort de l'Irlande, qui ne vit que de pommes de terre, préoccupa immédiatement en Angleterre l'opinion, la presse et le cabinet anglais, On comprend tout le parti que durent tirer les *free-traders* de cette circonstance malheureuse, qui mettait dans tout son jour la barbarie des lois anglaises sur les céréales.

Robert Peel, qui a au suprême degré le talent de percevoir la maturité d'une question et la force de l'opinion publique, décida qu'il n'exposerait pas son administration à la responsabilité des événements, et il fit tous ses efforts pour exiger de son parti, qui avait déjà souscrit à l'*income-tax* (impôt sur le revenu), un sacrifice juste au fond et qui était devenu nécessaire. D'ailleurs ce ministre habile, qui travaillait de-

puis cinq ans à l'amélioration des finances du royaume, et qui avait déjà eu le bonheur de réussir dans de grandes applications du système libéral en matière de douanes¹, avait été conduit à un nouveau projet de dégrèvement pour compléter ses proportions de 1842 à 1845. La Ligue et la disette aidant, il prit à deux mains son courage et proposa le plan financier que les Chambres ont adopté et qui fixera son nom dans l'histoire, à côté de celui de Cobden.

Je ne veux point raconter la session laborieuse que Robert Peel et les ligueurs ont eu à traverser. Ce serait toute une histoire que celle des efforts suprêmes du parti protectionniste, de l'adresse du premier ministre, et de la prudence avec laquelle Cobden et ses amis ont combattu et manœuvré dans ce moment périlleux. Quelques défenseurs des lois-céréales, M. Disraeli entre autres, ont eu de l'esprit, mais contre leur ancienne idole seulement ; car autrement, leurs arguments prohibitifs faisaient long feu comme des carabines mal chargées. Robert Peel s'est montré ce qu'il est, un homme vraiment supérieur et vraiment digne de présider aux desti-

¹ En 1842, il y eut une première baisse du droit sur un grand nombre d'articles utiles aux manufactures. Au commencement de 1845 une réforme plus large affranchit 430 articles du tarif des douanes et modifia les droits sur ceux qui fournissaient la plus forte recette au fisc ; elle réduisit en même temps les droits sur la vente des propriétés à l'enchère et sur le verre.

nées d'un grand peuple. Quant à Cobden, il a donné de lui l'idée d'un chef non moins habile et non moins capable de prendre un jour, si Dieu lui prête vie, les rênes du gouvernement.

On remarqua, lors de la discussion de la première lecture du bill, que Robert Peel, en parlant de celui qu'il appelait jadis assez sèchement « l'honorable député de Stockport », mit plus d'onction dans sa voix et répéta souvent en parlant de Cobden : « mon honorable ami, le député de Stockport. » Je cite ce détail parce qu'il est caractéristique et qu'il montre le chemin que les esprits avaient fait.

John Russell, comme on sait, eut aussi la gloire d'appuyer le plan de son ancien adversaire politique devenu le soutien des *free-traders*.

C'est le moment de faire une remarque qui n'est pas sans importance dans l'histoire de cette révolution. Les premiers ligueurs sont généralement sortis du parti radical. Ce n'est que bien tard et presque vers la fin de la lutte que les whigs ont adhéré à la doctrine du *free-trade* qu'on avait toujours soigneusement séparée des doctrines purement politiques. Les whigs vinrent avec John Russell, et les tories avec Robert Peel. Ce n'est pas que les uns et les autres ne comptassent dans leurs rangs plusieurs libres-échangistes, soit par raison, soit par intérêt ; mais ces derniers craignaient, en adhérant aux doctrines de la Ligue, de passer dans un camp politique opposé.

Maintenant je cite quelques faits pour mémoire¹.

Robert Peel, qui ne pouvait discipliner tout son parti, ayant donné sa démission, puis ayant repris les affaires après l'impossibilité où s'était trouvé lord John Russel de constituer un ministère, convoqua le parlement pour le 22 janvier. Il laissa tout le monde, ses amis eux-mêmes, dans l'ignorance de ce qu'il allait proposer. Il développa son plan dans la séance du 28 et il demanda que la discussion fût renvoyée au 9 février suivant.

Ce plan consistait surtout dans un dégrèvement des droits sur tous les produits manufacturés, dans l'affranchissement des substances alimentaires autres que les céréales, dans un nouveau tarif de celles-ci, avec l'affranchissement complet dans trois ans à partir du 9 février 1849, etc.²

¹ Voyez l'histoire complète de ces débats dans le *Journal des Économistes*, numéros de janvier, mars, avril, mai, juin et juillet 1846.

² Voir le *Journal des Économistes*, numéro 51, février 1846, page 257. La plupart des matières premières avaient été dégrévées ou affranchies par les réformes précédentes. Restaient le suif et les bois. Robert Peel proposa une diminution de 50% sur le suif, et annonça que la question des bois (coloniale à cause du Canada) était à l'étude. Il dit que le vin et les spiritueux seraient l'objet d'une loi spéciale. Le sucre était aussi régi par une loi spéciale finissant au 5 juillet ; elle vient d'être révisée dans le sens du libre-échange : les sucres coloniaux et les

La seconde lecture, la lecture décisive du bill a été emportée aux communes à une majorité de 88 voix. Dans l'autre chambre on a encore discuté ; mais la victoire était gagnée et la majorité des lords a eu le bon esprit de laisser passer la justice de la Ligue (juin 1846).

Aujourd'hui l'on peut dire que l'aristocratie et le monopole sont vaincus en Angleterre. Dans trois ans les céréales seront entièrement libres ; les landlords auront perdu le principal de leurs privilèges. Le fleuve du progrès emportera les autres.

D'un autre côté, le tarif naguère protecteur par excellence est radicalement simplifié ; et ce qui reste à faire n'est plus qu'un complément de la grande mesure. Le système colonial vient de recevoir un nouveau coup par la loi qui impose aux mêmes conditions les sucres étrangers et les sucres des colonies. Ce grand monopole est donc ébranlé et tout fait espérer qu'il peut maintenant s'écrouler sous des efforts soutenus.

Robert Peel, en faisant accepter l'income-tax et en sachant maintenir cet impôt, a amené

sucres étrangers sont désormais égaux devant le fisc. — Dans les produits manufacturés, Robert Peel proposa d'affranchir les tissus plus grossiers : toiles, lainages et cotonnades ; de baisser les droits à 10% pour les produits plus fins dans les toiles, les tissus de coton et de laine ; et de fixer à 15% les droits si divers et si élevés qui protégeaient les soieries. Toutes ses propositions ont été adoptées.

dans le système financier de l'Angleterre une innovation parallèle à celle qu'ont demandée les ligueurs, et qui tend à établir l'égalité des charges si longtemps éludée par l'aristocratie terrienne. L'achèvement de cette péréquation, compagne inséparable de la réforme de tous les abus économiques et féodaux, fait encore partie de la mission qu'ont à remplir les disciples d'Adam Smith et les continuateurs de la grande politique de Huskisson.

Whigs et tories ont fait leur temps. Ces vieux noms ne désignent plus que des nuances fort mêlées du système féodal sur lequel est venu se greffer le système protecteur. La lutte est désormais plus nettement engagée entre le privilège et le droit commun. La révolution est commencée, et tout porte à croire que l'aristocratie disparaîtra par le simple effet des agitations pacifiques et le jeu des institutions libres que l'Angleterre possède depuis longtemps et qui a manqué à notre grand Turgot pour mener à bonne fin cette grande réforme qui a coûté à nos pères tant de larmes et tant de sang, et qu'il nous est donné de reprendre aujourd'hui, qu'après des luttes héroïques nous jouissons enfin de la paix et de la liberté de discussion.

V. APRÈS LA VICTOIRE.

Ajournement de la Ligue. — Démission de Robert Peel. — Avènement des whigs. — Cobden et le ministère. — Souscription en faveur du chef de la Ligue. — Ses sacrifices. — Portrait de Cobden. — Cobden écrivain, orateur, sur le hustings, à la chambre. — Cobden à Paris. — Cobden à Bordeaux. — Description de sa personne. — Son caractère est l'expression de celui de la nouvelle Angleterre.

Le lendemain de la victoire, et huit ans après son entrée en campagne, la Ligue a vendu son mobilier et s'est ajournée indéfiniment¹, après avoir pris les décisions suivantes :

1° Un acte du parlement ayant aboli la loi des céréales, à partir de février 1839, les opérations de l'*Anti corn Law League* sont suspendues. Le conseil exécutif de Manchester est prié de clore les affaires de cette Ligue.

2° Après le premier versement, les souscripteurs du fonds de 250 000 livres (six millions)² seront dégagés de toute obligation ultérieure.

3° Dans le cas où le parti protectionniste demanderait le rappel de cette loi, les membres du

¹ Meeting tenu à Manchester, le 2 juillet 1846.

² La Ligue avait voté pour l'exercice 1846 un demi-million sterling ou 12 millions de francs et demi, en décembre 1845. Voyez une note finale sur les diverses souscriptions.

conseil exécutif sont chargés de convoquer la Ligue.

De toutes parts éclatent les salves d'applaudissements, adressées à Cobden, à Wilson, à Bright, et à tous ceux qui ont lutté avec éclat, persévérance et dévouement.

Cobden voulut parler encore une fois à ses compagnons d'armes. Je cite quelques-unes de ses paroles : « Je crois, dit le chef victorieux, que notre cause ne court plus aucun danger ; je crois qu'il serait désormais aussi facile d'abolir la *Magna carta*, de rayer l'institution du jury et le *Reform-bill*, que d'inscrire de nouveau les droits protecteurs dans le code de la nation... » Il ajouta en finissant : « Je crois que nous n'avons pas besoin d'applaudissements, car jamais je n'ai vu une séance plus monotone et plus fade que celle-ci. Les discours ont manqué de vivacité et d'énergie (on rit). Il devait en être ainsi, car nous célébrons aujourd'hui les obsèques de la Ligue... Si vous voulez des applaudissements, il faut essayer des applaudissements lugubres. Je me mettrai à la tête du convoi. » (On rit encore et on applaudit.)

Trois jours avant l'ajournement de la Ligue (le 29 juin), Robert Peel annonçait sa démission aux deux chambres ; c'est-à-dire qu'il passait les rênes de l'État à ses adversaires politiques, à John Russell et aux whigs, qui lui avaient d'ailleurs prêté un loyal concours pendant la mémorable session qui allait finir. Ainsi, Robert Peel,

chef des tories et des protectionnistes, renversait en 1841 le ministère Melbourne, expression des whigs, parce que ceux-ci avaient une certaine tendance à incliner vers les idées économiques du *free-trade* ; puis voyant, en homme supérieur, que la vérité et l'intérêt du pays se trouvaient non pas chez les whigs, mais du côté des économistes et des libres-échangistes, il disait à ses fidèles : — Qui m'aime me suive ; — et il venait planter sa tente dans le camp des ligueurs. Une majorité nouvelle et provisoire, composée tout à la fois d'anciens tories protectionnistes, de whigs plus ou moins attachés au monopole, de radicaux et de ligueurs, lui permettait d'accomplir une glorieuse mission ; puis enfin, et comme épuisé par un suprême effort, il déposait le commandement dont il avait fait un si noble usage.

Pourquoi Robert Peel a-t-il intercalé dans les diverses lectures du bill des céréales ce projet impopulaire et peu libéral de coercition contre l'Irlande¹ ? Était-ce pour se rendre certains tories favorables ? Était-ce pour essayer sa force ? ... On a fait à ce sujet bien des conjectures.

¹ On sait que les protectionnistes ont voté contre ce projet pour faire subir un échec au premier ministre, et qu'ils ont agi contrairement à tous leurs prédécesseurs. Les whigs et les ligueurs, au contraire, ne pouvaient pas suivre le ministre dans une voie diamétralement opposée à la leur.

Quoi qu'il en soit, Robert Peel a déclaré au parlement, « que lors même que le bill de coercition aurait passé, il n'aurait pas voulu rester au pouvoir par suite de la *tolérance* d'un parti. » En se retirant avec tous les honneurs de la guerre, le ministre fit un dernier acte qui ajoute encore à sa gloire ; il déclara solennellement qu'il était de son devoir de rapporter à Cobden la plus grande part d'honneur dans la lutte soutenue contre le monopole. À ce propos, lord Palmerston revendiqua pour son parti l'honneur d'avoir fait la réforme qui a ouvert à Cobden et à ses amis la Chambre des communes. Nous ferons remarquer à notre tour que Cobden, au dehors de la Chambre, eût eu probablement la même influence, et que si Robert Peel s'est opposé aux prémisses des whigs, il a bien mieux su qu'eux en tirer les conséquences. Rappelons aussi que Robert Peel et ses amis ont amélioré les relations diplomatiques avec la France si compromises en 1840, et terminé la question délicate de l'Oregon qui a sérieusement et longtemps fait craindre tous les désastres d'une guerre maritime entre l'Angleterre et les États-Unis.

Lord John Russell a eu quelque peine à se constituer. À côté de ses amis naturels, il a voulu grouper quelques ligueurs, et il s'est d'abord

adressé au héros de Manchester¹. Celui-ci n'a pas cru devoir accepter, quant à présent, les fatigues de l'administration. Sa santé affaiblie par sept ans de luttes inouïes, lui commande le repos qu'il trouvera d'abord au pied de nos Pyrénées, et plus tard sous le climat rénovateur de l'Italie. Lord John Russell s'était déjà adressé à Cobden, quand en décembre 1845, pendant la démission temporaire de Robert Peel, la reine le pria de composer un ministère. C'est à ce moment qu'il aurait dit ce mot charmant et qui va si bien avec son caractère : « Mais je ne suis pas un homme politique, je suis un imprimeur sur coton. » Toujours est-il qu'à son retour, il sera difficile que Cobden n'entre pas dans les affaires pour accélérer le mouvement libéral et fortifier le parti économiste qui doit achever la révolution économique de l'Angleterre et transformer la Grande-Bretagne coloniale² et tyran des mers en un peuple simplement grand par la liberté de ses institutions, l'activité et l'intelligence de ses habitants.

¹ Le nouveau bureau de commerce est composé de lord Clarendon, frère de M. Ch. Villiers, président ; Milner Gibson, membre du parlement et du conseil de la Ligue, vice-président. Le secrétaire est toujours M. Mac-Gregor.

² La nouvelle loi des sucres obtenue par le nouveau ministère et établissant la péréquation des sucres est un grand pas dans cette voie vraiment libérale et pacifique.

Ainsi l'a pensé le peuple anglais en souscrivant au chef de la Ligue une offrande nationale et grandiose¹, qui le déchargera des soucis des affaires domestiques. Un pareil procédé est digne d'un grand peuple. Il honore celui qui en est l'objet et donne une haute idée de ceux qui l'emploient².

D'ailleurs, jamais réparation ne fut plus équitable. Pendant tout le temps que la Ligue a duré, Cobden a complètement négligé ses intérêts et a poussé le dévouement jusqu'aux dernières limites du possible. On sait combien l'industrie des toiles peintes est chanceuse, et combien il faut de soins, de tact et d'habileté pour diriger une fabrique semblable. À chaque instant, il faut se soumettre aux caprices de la mode ; et pour réussir, il faut changer sans cesse les conditions de la production et s'aventurer sans jamais quitter la main de la circonspection. En l'absence de l'un de ses directeurs, la maison Cobden a dû renoncer à une partie des profits que le génie tout particulier du chef de la Ligue

¹ La souscription ouverte en faveur de Cobden atteindra 80 000 livres, deux millions. C'est le chiffre de la récompense accordée par les pouvoirs publics à l'ambassadeur de la Chine et au vainqueur du Penjaub.

² On a fait à ce sujet un douloureux rapprochement. En France nous n'avons trouvé que 500 000 francs pour racheter l'hôtel où Laffitte avait tout sacrifié pour la révolution de juillet. La souscription pour les enfants du général Foy s'était pourtant élevée à un million.

pouvait produire. Non seulement Cobden a donné son temps et les bénéfices de sa fabrique, mais encore il a puisé dans sa bourse, dans toutes les circonstances où l'Association a fait un appel au public. Naguère enfin, lors de la dernière souscription que le conseil exécutif décida de porter à un demi-million sterling, Cobden s'inscrivait pour cinq cents livres (12 500 fr.). Il y eut comme une explosion de reproches dans toute la salle, et le président du meeting ne savait trop s'il devait accepter encore ce sacrifice de celui qui avait déjà tant donné et qui avait compromis au service de la cause sa fortune et sa vie.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire de cette Ligue, au sein de laquelle se sont développés de si beaux caractères, c'est que les chefs se sont naturellement trouvés portés au premier rang. Cobden ne songeait pas à commander ce grand mouvement lorsque déjà tous le reconnaissaient pour chef. Mais si le dévouement dont il a donné tant de preuves, mais si la fécondité de son esprit lui ont attiré tous les suffrages, c'est surtout son caractère qui lui a donné le pouvoir de conduire tant d'hommes dans la lutte.

En effet, Cobden a la modestie et la simplicité du génie vraiment supérieur, et cette aménité de mœurs qui attire tous les hommes. Quand on a vu quelques moments cette physionomie calme et tranquille, quoique fatiguée et

maladive, on demeure convaincu que la vanité et la jalousie n'y ont jamais pris place, et l'on peut s'expliquer comment cet homme, jeune encore, sans titres, sans richesses, a pris tant d'ascendant dans sa ville, sur les ligueurs et au sein de la Chambre des communes. « Cobden est dans la force de l'âge, si le mot force peut être appliqué à une de ces organisations délicates que consume la fièvre de la pensée ; sa physionomie calme et méditative témoigne de ses efforts et de ses luttes... C'est surtout dans la douceur de ses manières et sa simplicité digne de Franklin que Cobden puise les sympathies qui l'entourent, comme c'est dans la fougue de son tempérament, dans son inébranlable énergie qu'il puise son influence sur les masses. De loin on l'admire et de près on l'aime. Ce n'est pas là l'effet que font généralement les grands talents¹. »

Avec l'intelligence, le coup d'œil et la pénétration qui rendent digne du pouvoir ; avec toutes les qualités morales qui permettent de l'exercer longtemps ; avec le talent de conduire les hommes, Cobden a encore à sa disposition l'art puissant de parler au public et l'art non moins utile de lui écrire. Ni son style, ni sa parole n'ont cet éclat qui étonne ou étourdit ; mais ils ont juste ce qu'il faut de clarté, de

¹ M. Alc. Fonteyraud, *Revue britannique*, janvier 1845, p. 39.

verve, de noblesse et d'élégance pour cadrer avec la sûreté de ses pressentiments, la netteté de ses vues et la solidité de sa raison. Cobden détaillé, si je puis dire, n'a rien qui soit extraordinaire, mais son ensemble est admirablement proportionné et ses facultés morales et intellectuelles doivent avoir été placées dans un équilibre parfait.

Qu'il parle ou qu'il écrive, Cobden s'occupe avant tout de donner de bons arguments ; il s'adresse à la raison du public, il s'attache à le convaincre et à le persuader. « Il y a sans doute des orateurs plus riches en images, plus philosophiques, plus ardents, plus poétiques ; il n'en est pas un qui aille plus directement au fait et pénètre plus avant dans son sujet. Sa logique pénètre doucement comme une arme bien affilée : elle ne déchire aucun muscle, n'éveille aucune douleur ; mais sans le vouloir on est blessé au cœur et forcé de se rendre¹. »

Telle est l'allure générale de cet esprit supérieur ; il est en même temps doué d'une finesse et d'une variété qui lui font trouver des ressources infinies. Voici comment il définissait un jour l'action du monopole : « Le monopole ! oh ! c'est un personnage mystérieux qui s'assoit avec votre famille autour de la table à thé, et quand vous mettez un morceau de sucre dans

¹ M. Alc. Fonteyraud, *Revue britannique*, janvier 1845, p. 37.

votre tasse, il en prend vivement un autre dans le sucrier, puis lorsque votre femme et vos enfants réclament un morceau de sucre, le mystérieux filou, le monopole, leur dit : Je le prends pour votre *protection*. » Une autre fois il mettait à nu l'effet de la loi-céréale avec ce que j'appellerais une parabole : « Un pauvre fermier, John Jonnes, a parfaitement expliqué le jeu de cette loi. Il disait : — La loi a promis aux fermiers des prix parlementaires. Sur cette promesse, les fermiers ont promis aux seigneurs des rentes parlementaires. Mais à la halle, le prix parlementaire ne s'est presque jamais réalisé, et il n'en a pas moins fallu acquitter la rente parlementaire¹. » Et en effet toute la question céréale est là. Qu'on juge maintenant s'il était possible de faire une plus jolie critique de cette distinction entre le *sucre esclave* et le *sucre libre* imaginée pour charger de droits les sucres de Cuba et du Brésil et maintenir la protection sur les sucres coloniaux. « Je me rappelle, disait Cobden², avoir discuté la question avec un très bienveillant gentleman, enveloppé d'une belle cravate de mousseline blanche. — N'ajoutez pas un mot, lui dis-je, avant d'avoir arraché cette cravate de votre cou. — Il me répondit que cela n'était pas praticable. — C'est très prati-

¹ Meeting à Perth, en Écosse, pour les fermiers. 12 janvier 1844. *Cobden et la Ligue*, p. 161.

² Meeting du 1^{er} mai 1844, *Cobden et la Ligue*, p. 271.

cable, répliquai-je, je connais un gentleman qui se refuse des bas de coton, même en été, et qui ne porterait pas des habits cousus avec du coton s'il le savait. » — Tout le meeting riait aux éclats et la protection du sucre colonial était jugée.

Le projet de bill sur les émigrations dont nous avons parlé, proposé comme palliatif à la misère et pour ajourner la réforme des céréales, a excité la verve des ligueurs. Cobden le combattit avec d'autant plus d'énergie que quelques-uns de ses amis s'étaient laissé prendre au piège et avaient signé des pétitions en faveur du bill. « Les bœufs et les chevaux, disait-il, maintiennent leur prix sur le marché ; mais quant à l'homme, cet animal surnuméraire, la seule préoccupation de la législation paraît être de savoir comment on s'en débarrassera même à perte... Je demandais à un gentleman signataire de la pétition si par hasard ils avaient dessein d'émigrer. Oh ! non, aucun de nous, répondit-il. — Qui donc voulez-vous renvoyer ? lui demandai-je. — Les pauvres, ceux qui ne trouvent pas d'emploi ici. — Mais ne vous semble-t-il pas que ces pauvres devraient avoir au moins une voix dans la question. Ont-ils jamais pétitionné le parlement pour qu'il les fit transporter ? À ma connaissance, depuis cinq ans, cinq millions d'ouvriers ont présenté des pétitions pour qu'on laissât les aliments venir à eux, mais je ne me rappelle pas qu'ils aient

demandé une seule fois à être envoyés vers les aliments... » Cobden explique ensuite l'impossibilité de faire émigrer des millions d'hommes ; il dépeint avec une émotion partie du cœur les scènes déchirantes des émigrants qui s'embarquent au dock Sainte-Catherine, et montre ce qu'il y a de sacrilège à vouloir renvoyer les hommes de leur patrie, quand les entrepôts regorgent de grains venus de toutes les parties du monde. Ce jour-là il sut aussi égayer son auditoire en donnant un autre cours à sa verve. « Oh ! comme le gouvernement et les monopoleurs se riraient de nous, si nous leur apportions un moyen de diversion, un prétexte pour ajourner l'affranchissement du commerce ! Sans doute, sir Robert Peel, qui, vous le savez, est un admirable tacticien, ne se ferait pas personnellement le patron de la pétition, mais avec quel empressement ne saisirait-il pas cette excellente occasion de venir dire : — 'Je suis forcé de reconnaître que la question est grave, entourée de grandes difficultés, et qu'elle exige de la part du gouvernement de Sa Majesté une prudente réserve. Quelles que soient mes vues personnelles sur le sujet, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'une proposition de cette nature, émanée du corps respectable des banquiers et des négociants de cette vaste métropole, mérite une considération lentement mûrie, laquelle ne lui manquera pas.' » (L'orateur contrefait si bien la pose, les gestes et

jusqu'à l'organe du très honorable baronnet, que les rires éclatent dans toute la salle). « Qui sait alors, ajoute Cobden, si la Chambre ne se formera pas en comité et ne nommera pas une commission pour rechercher jusqu'à quel point l'exportation des hommes est praticable et peut suppléer à l'importation du blé. Quelle joie pour les monopoleurs !¹ »

On voit que l'apostrophe est une des formes favorites de Cobden et qu'il manie avec une grande supériorité l'arme de la plaisanterie. Je pourrais citer d'autres discours où il s'est servi avec un égal succès de l'ironie.

Au Parlement, où les protectionnistes prétendaient qu'il ferait une chute, il a parfaitement su trouver le ton qui convenait en pareil lieu à sa position exceptionnelle et à la cause qu'il avait à défendre. Il a constamment marché droit devant lui, disant la vérité à tous les monopoles et argumentant à l'aide de la science économique et du sens commun qui se prêtent un mutuel appui. Ce qui distingue surtout Cobden comme orateur parlementaire, c'est le courage moral, la chaleur et la conscience qu'il avait du bon droit de la cause qu'il défendait.

En France, les admirateurs de Cobden ont eu occasion de constater jusqu'à quel degré le chef

¹ Meeting hebdomadaire à Londres. 30 mars 1843. *Cobden et la Ligue*, p. 37, 38 et 40.

de la Ligue savait se mettre à la portée de son auditoire. Au banquet que lui a offert la *Société des Économistes*¹, non seulement il a su être neuf et piquant en traitant cette question si vieille de la liberté du travail ; non seulement il a dit avec infiniment d'esprit tout ce qu'il a voulu dire ; mais il a mêlé dans son allocution quelques-uns de ces compliments délicats qui plaisent tant à notre amour-propre national ; et il a su les dire avec un tact et une réserve qu'ont bien appréciés les hommes d'élite qui l'écoutaient. C'était en outre un charme tout particulier que de voir tomber d'une bouche anglaise avec une prononciation anglaise ce discours si bien écrit en notre langue et en sentiments français.

On trouve une nouvelle preuve de la souplesse et de la grâce avec laquelle Cobden parle en public dans le discours qu'il a prononcé au

¹ Le 18 août 1846. La Chambre des pairs, la Chambre des députés, l'Institut, la presse, le commerce et l'industrie avaient fourni chacun leur contingent à cette brillante réunion, qui comptait près de cent personnes. Cette manifestation a été vraiment solennelle et a complètement rempli le but que la Société des Économistes se proposait en glorifiant, dans la personne de son chef illustre, l'œuvre de la Ligue anglaise, et en préparant les voies à la réforme économique en France. Voir le *Journal des Économistes*, n° 57, août 1846, tom. XV, p. 89, et une brochure publiée par la Société du libre-échange. Chez Guillaumin.

banquet qui lui a été offert à Bordeaux¹. Après avoir dit la portée de la liberté des échanges et les conséquences qu'il en attend pour la paix et la civilisation, il est arrivé par un tour ingénieux et original à combiner au milieu d'une réunion de Bordelais l'éloge du vin de Médoc et du maire de Bordeaux.

Voici maintenant sur l'extérieur du héros de la Ligue quelques particularités empruntées à un journal anglais² :

« M. Cobden n'a à l'extérieur aucun caractère frappant qui annonce le grand orateur. Quand son nom était annoncé aux meetings de la Ligue, ceux qui ne le connaissaient pas s'attendaient à voir un vigoureux et robuste athlète, ayant quelque analogie avec l'agitateur O'Connell ; mais ils voyaient au contraire paraître un homme pâle et mince, de taille moyenne, aux traits mélancoliques, et sur la figure duquel on ne supposait pas tout d'abord l'homme d'action...

Ses manières sont aisées et sans apprêt. Sa voix est claire mais faible et peut-être un peu nasale. M. Cobden exerce toujours une puissante influence sur ses auditeurs, au point de

¹ Le 1^{er} septembre 1846, la réunion comptait plus de trois cents personnes, représentant l'élite de la population bordelaise.

² *The people's journal*, déjà cité.

provoquer souvent un grand enthousiasme. Comment cela se fait-il ? C'est que M. Cobden est un homme de cœur et que sa bouche ne parle que pour exprimer les sentiments de son cœur. »

L'auteur de cet article ajoute :

« Dans ses discours, comme dans toute sa carrière, Cobden est peut-être un des types les plus exacts du caractère anglais. »

Si tel est réellement le caractère anglais qu'on puisse prendre le héros de la Ligue comme type du caractère général de la majorité de la nation britannique, le jour où des hommes comme Cobden et ses amis seront aux affaires, prêchant, sans arrière-pensée, les vérités économiques, la liberté du travail et l'égalité des nations, ce jour-là, il y aura une entente vraiment cordiale entre les peuples qui mènent le monde ; ce jour-là le génie de la guerre sera vaincu et la civilisation aura définitivement pris le pas sur la barbarie !

VI. NOTES SUR LES LIGUEURS ET PARTICULARITÉS RELATIVES À LA LIGUE.

Georges Wilson, président de la Ligue. — John Bright et W. Fox, les plus puissants orateurs de la Ligue, avec Cobden. — Autres travailleurs de la Ligue moins connus. — Le colonel Perronet Thompson. — MM. Villiers et Bowring. — MM. J.-B. Smith, James Wilson, G. Thompson, et autres orateurs et hommes d'action de la Ligue. — Un soldat de la Ligue. — Les journaux de la Ligue. — Statistique curieuse. — Relevé des souscriptions de la Ligue.

Il est bien difficile, quand on fait l'histoire d'une campagne, de ne pas négliger les guerriers qui ont secondé le génie du chef. Il est même impossible de signaler tous les capitaines et les soldats qui ont fait acte de courage et de dévouement. J'ai voulu compléter mon œuvre dans les pages qui suivent : elles sont bien insuffisantes, mais elles ne seront peut-être pas lues sans intérêt.

Wilson, président de la Ligue. — M. Wilson a été la tête de la Ligue. M. Wilson, jeune encore (il a à peine trente-sept ans), modeste fabricant d'amidon, logé dans un faubourg comme un simple contre-maître, est pourtant un des citoyens les plus influents de la grande ville de Manchester, renommée pour la morgue

de ses manufacturiers, qui mesurent volontiers leur importance réciproque à la hauteur de leurs cheminées, à la surface du terrain qu'occupe leur usine et au nombre des ouvriers qu'ils emploient. Wilson est loin d'être riche ; mais il jouit d'une grande considération, et ce capital moral lui permet de marcher de pair avec d'autres capitalistes qui reconnaissent sa supériorité et se soumettent à son influence dans les élections et dans toutes les affaires de la ville.

Wilson est un admirable administrateur. Si Napoléon eût eu un homme comme lui, nous disait Cobden, il se serait borné à lui marquer l'itinéraire de son armée et il eût été plein de confiance sur le sort de ses troupes.

On comprend l'immensité des services qu'un pareil homme a dû rendre à la Ligue, et comment il se fait que le conseil exécutif l'a choisi pour son président et lui a reconnu tout pouvoir.

Avait-on jugé qu'un meeting était nécessaire ? à l'instant Wilson prenait toutes les dispositions nécessaires pour le choix du lieu où ce meeting devait se tenir, pour les convocations à faire, pour les moyens de succès, pour les inconvénients à éviter, etc., il faisait lui-même le choix des orateurs qui devaient être entendus et il veillait à tout ce qui pouvait faire réussir les hommes et les choses de l'Association.

C'est lui qui a organisé la comptabilité, conçu les comités, et divisé le travail. C'est en-

core lui qui a le mieux servi la cause en agissant sur le corps électoral de plusieurs comtés lors des efforts tentés en 1844 par la Ligue.

M. Alcide Fonteyraud peint ainsi la physionomie du président de l'Association : « Wilson, douce et séduisante figure, bien faite pour exciter les sympathies et dompter tous les amours-propres. Et pourtant, dans son sourire, on sent une immense puissance de concentration ; dans son regard presque caressant, on lit la force et on devine l'homme qui conduit à grandes guides une administration géante¹. »

M. Léon Faucher a aussi tracé le portrait de ce chef de la Ligue² : « Sir Robert Peel lui-même n'est pas plus absolu... c'est la confiance illimitée qu'inspire M. Wilson qui lui donne une autorité et un empire universels. La Ligue renferme des membres plus riches et qui ont une clientèle plus étendue ; ... mais elle n'en a pas qui montrent un tact plus exquis dans les rapports avec les hommes, ni qui apportent ce coup d'œil prompt, cette rectitude de jugement, cette résolution calme au milieu des difficultés. L'Association lui doit l'harmonie qui règne entre ses membres, ainsi que les progrès merveilleux qu'elle a faits en quelques années. »

Le conseil de la Ligue, avant de se séparer, a voulu donner un dédommagement aux sacri-

¹ *Annuaire de l'économie politique pour 1846*, p. 228.

² *Études sur l'Angleterre*, deuxième vol., p. 365.

fices de Wilson ; il a voté sur les fonds de la Ligue un cadeau de 10 000 livres sterling (250 000 francs). Jamais retraite ne fut mieux gagnée.

John Bright. — M. John Bright est un riche filateur de coton, dans toute la verve de la jeunesse. Il a trente-sept ans, comme Wilson. Il était en même temps membre du parlement et du conseil exécutif de la Ligue.

Compagnon infatigable de Cobden, il reprenait les arguments de son chef de file, les mettait en relief, les animait et s'en servait pour passionner la foule.

Jeune, quaker et radical, M. Bright s'est plu dans la lutte. Voici comment M. Alc. Fonteyraud l'a dépeint dans un tableau coloré qu'il a fait du triumvirat de la Ligue : « M. Bright offre dans l'entraînante franchise de ses traits les signes caractéristiques révélateurs de son talent... N'allez pas demander à M. Bright de convaincre des statisticiens et des algébristes, ou séduire un auditoire de femmes nerveuses et de dandys : il respecte les chiffres, mais ne s'en sert pas ; et quant aux femmes nerveuses, il y a dans le retentissement viril de sa voix de quoi les effrayer. Non, ce qu'il faut au jeune quaker, c'est une masse humaine à échauffer, c'est un ennemi à terrasser par le sarcasme, c'est la charité à déverser en paroles brûlantes sur tous les cœurs. Aujourd'hui il lancera la foudre sur

les iniquités du régime aristocratique ; et demain, la voix altérée par l'émotion, il arrachera des larmes en racontant les douleurs des classes ouvrières. Derrière l'orateur, vous sentez toujours le chrétien, comme derrière le ligueur vous sentez le démocrate, l'apôtre de la fraternité et des droits de l'homme... Singulier mélange de finesse et de franchise, d'élangs partis du cœur et de verve sarcastique, insultante même, comme lorsque l'orateur dissèque les articles du *Standard*.

« M. Bright met une sorte de bonheur à braver l'ennemi et à le défier. C'est au milieu des frémissements hostiles et des grognements des fermiers qu'il va essayer sa force. Il aime ces tempêtes qu'il sait si bien dompter. Aussi est-ce sur lui que se concentrent les plus fortes haines ; M. Cobden et M. Wilson peuvent être redoutés, mais aucun ligueur n'est détesté d'une manière plus cordiale que M. Bright par les monopolistes¹. »

Le conseil de la Ligue a décidé qu'on offrirait à John Bright, en souvenir de la brillante part qu'il a prise à la lutte, un cadeau de 4 000 à 5 000 livres. On lui achètera soit une maison d'habitation, soit une vaisselle d'honneur, soit tout autre objet capable de lui rappeler la reconnaissance des ligueurs.

¹ *Revue Britannique*, janvier 1845, p. 40.

W. Fox. Ce brillant orateur ne faisait pas partie du conseil exécutif ; mais il prêtait quelquefois aux ligueurs le secours de son éloquente voix.

La parole imagée et poétique de Fox a rendu de très grands services à la Ligue. Nous voudrions pouvoir citer quelques-uns de ses discours : on s'expliquerait, même dans une traduction décolorée, la puissance de cet orateur qui nous paraît avoir à la fois l'ampleur de Berryer, la richesse luxuriante de Lamartine, et sait en même temps s'inspirer des saines notions de la science économique.

« Comme question extérieure, disait-il un jour, les lois-céréales ont détruit les relations amicales des gouvernements et ces sentiments de bienveillance et de fraternité qui devaient cimenter l'union des peuples... Comme question intérieure, les lois-céréales font que l'Angleterre n'est plus la patrie des Anglais... » Et quelques instants après : « ... L'augmentation du nombre des faillites, la diminution des monnaies, l'accroissement des décès parmi les classes pauvres, l'extension du crime et de la débauche, ce sont de vieux arguments contre les lois-céréales. Mais si l'aristocratie en veut d'autres, elle les trouvera sous l'herbe épaisse qui couvre les tombeaux de ceux dont un honnête travail eût dû soutenir l'existence... »

« Ceux qui taxent le pain du peuple taxeraient l'air et la lumière s'ils le pouvaient ; ils

taxeraient les regards que nous jetons sur la voûte étoilée ; ils soumettraient les cieux avec toutes les constellations, et la chevelure de Caniope, et le baudrier d'Orion, et les brillantes pléiades, et la grande et la petite ourse, au jeu de l'échelle mobile¹. »

Faisant allusion aux temporisations du premier ministre alors que l'on pouvait craindre une disette, il s'écriait : « Combien faudra-t-il de cas de mort par inanition ; quelle somme de maladies, de typhus, de mortalité serait-il nécessaire de constater pour justifier la remise de droit ? Voilà donc les occupations d'un premier ministre ! Il faudra qu'il aille auprès du pays, qu'il compte ses pulsations, comme fait le médecin d'un régiment quand on flagelle un soldat, — la main sur son poignet, l'œil sur la blessure saignante, l'oreille attentive au bruit du fouet tombant sur les épaules nues, prêt à s'écrier : Arrêtez, il se meurt² ! ... »

Fox aimait les ligueurs parce qu'il voyait en eux des chrétiens pratiques qui prêchent l'égalité des peuples et préparent l'avènement de la paix. Aussi ne négligeait-il jamais l'occasion d'attaquer l'esprit guerrier. En parlant sur les besoins de défense nationale, il disait : « La réponse d'un vieux maître de boxe trouve

¹ Meeting hebdomadaire de la Ligue, 30 mars 1843, à Londres. *Cobden et la Ligue*, p. 31, 32 et 35.

² Meeting du 25 janvier 1844, à Londres.

ici son application. — Quelle est, lui demandait un jeune querelleur, quelle est la meilleure pose défensive ? — La meilleure pose de défense, répondit le vétéran, est de n'avoir jamais dans votre bouche qu'une langue prudente et honnête¹... »

Enfin nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire un joli passage d'un autre discours et dans lequel Fox explique ce que c'est qu'être indépendant de l'étranger en fait de commerce.

Tout libre-échangiste devrait savoir ce passage par cœur pour le dire à ceux (et ils sont nombreux) qui abusent de ce sophisme : *Il faut être indépendant de l'étranger.*

« Être indépendant de l'étranger, c'est le thème favori de l'aristocratie. Elle oublie qu'elle emploie le *guano* à fertiliser les champs, couvrant ainsi les champs d'une surface de sol *étranger* qui pénétrera chaque atome de blé et lui imprimera la tache de cette *dépendance* dont elle se montre si impatiente. — Mais qu'est-il donc ce grand seigneur, cet avocat de l'indépendance nationale, cet ennemi de toute dépendance étrangère ? Examinons sa vie. Voilà un cuisinier *français* qui prépare le dîner pour le maître, et un valet *suisse* qui apprête le maître pour le dîner. — Milady est toute resplendissante de perles, qu'on ne trouve jamais dans les huîtres

¹ Meeting d'octobre 1843, à Londres. *Cobden et la Ligue*, p. 144.

britanniques, et la plume qui flotte sur sa tête ne fit jamais partie de la queue d'un dindon anglais. Les viandes de sa table viennent de la *Belgique* ; ses vins du *Rhin* ou du *Rhône*. Il repose sa vue sur des fleurs venues de l'*Amérique du sud*, et il gratifie son odorat de la fumée d'une feuille venue de l'*Amérique du nord*. Son cheval favori est d'origine arabe, et son chien de la race de *S^t-Bernard*. Sa galerie est riche de tableaux *flamands* et de statues *grecques*. — Veut-il se distraire ? il va entendre des chanteurs *italiens*, vociférant de la musique *allemande*, le tout suivi d'un ballet *français*. S'élève-t-il aux honneurs judiciaires ? l'hermine qui décore ses épaules n'avait jamais figuré jusque-là sur le dos d'une bête britannique. — Son esprit même est une bigarrure de contributions exotiques. Sa philosophie et sa poésie viennent de la *Grèce* et de *Rome* ; sa géométrie, d'*Alexandrie* ; son arithmétique, d'*Arabie* ; et sa religion de *Palestine*. — Dès son berceau il presse ses dents naissantes sur du corail de l'*Océan Indien* ; et lorsqu'il mourra le marbre de *Carrare* surmontera sa tombe ? ... Et voilà l'homme qui dit : *Soyons indépendants de l'étranger*¹ ! »

W. Fox a soixante ans. Il est simple prédicateur, vivant du produit de ses discours auxquels accourt la foule qui veut entendre de la saine

¹ Meeting du 25 janvier 1844, à Londres. *Cobden et la Ligue*, p. 182.

morale expliquée dans un magnifique langage. Fox aborde plus volontiers dans ses prédications les sujets qui se rapportent aux réformes sociales. On dit que ce puissant orateur a commencé par être simple tisserand.

Wilson et Cobden conduisaient la Ligue. Cobden, Bright et Fox ont été ses plus grands orateurs. Il y a donc quelque intérêt à faire un rapprochement de la nature de leur talent et de la forme de leur esprit.

« Si j'avais à indiquer dans une seule phrase le rôle réparti à MM. Cobden, Bright et Wilson, je dirais que M. Cobden indique le but, que M. Bright y entraîne les masses par sa parole, et que M. Wilson consolide la victoire.

M. Cobden s'adresse plus à l'intelligence, M. Fox à l'imagination, M. Bright au cœur¹.

Si M. Cobden est l'Achille de la Ligue, M. Bright en est l'Ajax... Dans les réunions de Covent Garden, M. Cobden se charge de convaincre, et M. Bright de faire naître l'enthousiasme... Faut-il déverser l'odieux et le ridicule à pleines mains sur l'aristocratie, c'est M. Bright qui s'en charge.² »

¹ M. Alc. Fonteyraud, *Revue Britannique*, janvier 1845, p. 41 et 45.

² M. Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*, tome 2, p. 368 et 369.

M. Rawson. — M. Rawson a été le trésorier de la Ligue.

Ancien négociant, retiré des affaires avec une modeste aisance (10 000 à 12 000 livres de rente), il a choisi le poste qui convenait à son goût et à ses habitudes de comptoir.

M. Rawson a été vraiment passionné pour le succès de la Ligue. Voici un trait qui le caractérise, et qui donne également une idée des mœurs anglaises.

M. Rawson voulait souscrire une forte somme, une somme plus forte que son revenu ne le lui permettait. Un soir, en prenant le thé, il constitua sa famille en comité, se déclara président, et dit qu'il a une motion à faire. — La motion était qu'il proposait de vendre la voiture, et d'en verser le montant à la caisse de la Ligue, qui recevrait ainsi la dépense annuelle pour l'entretien de cette même voiture. On discuta, on alla aux voix, et le comité Rawson vota à l'unanimité la suppression de la voiture !

M. Woolley, M. Bickham et M. Lees. — MM. Woolley, Bickham, Lees, s'étaient consacrés aux affaires particulières de la Ligue.

MM. T. Woolley et Bickham sont âgés d'environ 40 ans. Le premier est filateur de coton, et le second imprimeur, comme M. Richard Cobden. Ils se sont livrés au travail herculéen de la correspondance avec une modestie, un désintéressement et un zèle au-dessus de tout

éloge. La correspondance de la Ligue était infinie. Elle a reçu, en 1844, 300 000 dépêches ! Sans la réforme postale, elle n'aurait même jamais pu suffire aux frais de cette branche de la propagande.

M. Woolley et Bickham, qui sont d'une nature timide et délicate, ont tout de suite compris que leur rôle n'était pas sur la plate-forme des hustings, et ils ont pris un rôle obscur, mais très important. La Ligue leur doit une partie de ses succès.

M. S. Lees, courtier-commissionnaire en marchandises, et jeune encore comme M. Woolley et Bickham, assistait le président Wilson pour la direction des constructions, l'entretien des bâtiments, l'inspection, le paiement des ouvriers, et la surveillance des dépenses, la disposition des meetings, des expositions, etc.

Comme la fortune de MM. Woolley, Bickham et Lees n'était pas faite, ils ont dû en outre trouver le temps de conduire leurs ateliers et de présider à leurs propres affaires.

M. Prentice. — M. Prentice, rédacteur du *Manchester-Times*, a défendu la Ligue avec talent et vigueur dans cette importante feuille.

M. Hickin était secrétaire de la Ligue à Manchester, et comme tel chargé de fonctions très délicates et très complexes, qu'il a toujours remplies avec le plus grand dévouement.

M. Paulton, le jeune héros du meeting de Bolton (voy. pag. 18), a été l'un des plus ardents promoteurs de l'Association. Il a habilement dirigé le journal *the League*, qui est resté le moniteur du conseil exécutif, à Londres, depuis le 30 septembre 1843 jusqu'à la dissolution. En ce moment M. Paulton s'occupe de rédiger une histoire de la Ligue (voy. pag. 84).

Le colonel Thompson. — Le colonel Perrotton Thompson est, de vieille date, un adversaire des *corn-laws*. On peut l'appeler le père de la Ligue. Il y a dix-sept ans, il publiait son fameux catéchisme contre le monopole des céréales. Depuis lors il n'a cessé d'*agiter* la question, et c'est dans ses ouvrages¹ que les ligueurs déclarent avoir puisé la plupart de leurs arguments.

L'enseignement que le colonel Thompson avait depuis longtemps semé dans toute la Grande-Bretagne avait déjà provoqué plusieurs associations contre les lois des céréales, à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc. Mais il paraît qu'avant l'apparition de la grande Ligue les temps n'étaient pas encore accomplis.

Le colonel Thompson appartient, en politique, au parti radical ; mais il s'est constam-

¹ Ses écrits, publiés d'abord dans la *Revue de Westminster*, ont été réunis en six volumes in-8°. Discours de Cobden. Voir *Cobden et la Ligue*, p. 11.

ment fait, comme Fox, un devoir de discipliner ses idées, afin de ne pas compromettre la cause du *free-trade*. Les ligueurs lui en ont été très reconnaissants.

Le colonel Thompson jouit d'une grande popularité en Angleterre. Il est âgé de soixante ans.

M. Bowring. — M. Georges Villiers et M. John Bowring furent envoyés en France après la révolution de juillet pour préluder à la révision des tarifs. M. le baron Louis nomma pour s'aboucher avec eux MM. Fréville et Tanneguy Duchâtel. Malheureusement les préoccupations politiques mirent fin à ces préliminaires de bon augure.

M. Bowring a depuis parcouru l'Europe et divers pays des autres parties du monde comme envoyé officiel, pour recueillir des documents sur le commerce.

Nous avons vu M. Bowring préluder à la formation de la Ligue (p. 19) ; il en a été depuis un des soutiens les plus fermes et les plus savants, tant au sein du parlement que dans les meetings.

M. Villiers. — M. Ch. Pehlam Villiers a été le *motionneur* infatigable de la Ligue au sein du parlement. Il était déjà député de Wolverhampton en 1839, et c'est lui qui demanda que les délégués des districts manufacturiers fussent

entendus à la barre. Sa proposition fut rejetée par 344 voix contre 197. Elle n'eut pas plus de succès l'an d'après : 254 voix se prononcèrent contre, et 122 pour.

À partir de 1842, il fit tous les ans la motion d'abolir immédiatement la loi sur les céréales, et il eut à lutter contre les rires, les sarcasmes et les *grognements* des protectionnistes. Il est curieux de suivre les progrès de cette motion et de constater comment peu à peu la doctrine du *free-trade* finit par dominer la majorité.

La motion de M. Villiers fut appuyée :

En 1842 par	92 voix contre	303
En 1843	140	258
En 1844	165	204
En 1845	188	»

Si M. Villiers l'avait bien voulu, il serait entré dans le ministère lorsque lord John Russell est arrivé aux affaires, après le triomphe des ligueurs. Son frère, lord Clarendon, a été nommé président du *Board of trade*, bureau ou plutôt ministère du commerce. M. Ch. Villiers occupe du reste un poste administratif à la chancellerie. M. Ch. Villiers a aujourd'hui quarante-cinq ans.

M. J.-B. Smith, aujourd'hui président de la chambre de commerce de Manchester, est un riche manufacturier retiré des affaires avec 80 000 livres de rente et des habitudes simples qui doublent sa fortune. Ce ligueur a apporté à

l'Association l'appui de son expérience, la force que lui donnait sa position indépendante et un zèle à toute épreuve.

M. Moore a accompagné Cobden dans l'agitation d'Écosse, et a souvent porté la parole.

M. Milnes Gibson, membre du parlement, député de Manchester, quelquefois orateur de la Ligue, est maintenant vice-président du *Board of trade*.

M. James Wilson, savant rédacteur de l'*Économiste* (voy. p. 84), et **M. Georges Thompson**, de retour d'un voyage aux Antilles, où il avait puissamment contribué à l'émancipation des esclaves, ont prononcé des discours pleins de science et de faits dans les deux dernières années de la lutte.

M. Ashworth, manufacturier et orateur, a été un des meilleurs statisticiens de la Ligue.

Voici les autres noms que nous avons le plus souvent vus figurer dans les comptes-rendus des meetings.

Comme ayant pris la parole :

MM. Gisborne, Elphinstone, Joseph Hume, l'infatigable censeur du budget des dépenses, *Georges Duncan, Riccardo, Edward Bouverie*,

Robert Wallace, Steets-Stewart, membres du parlement ; et MM. *Botherton, Ewart, Brown*, le rév. docteur *Cox*, le rév. docteur *Burnet*, le rév. *Bailey*, le rév. *Spencer*, etc.

Comme ayant assisté aux meetings :

MM. *Thomely, Leader, Scholefield, Chrestie, Napier, lord Holland, Plumridge, Malculf, Fox Maule, James Oswald, Hastie Dunfermline, lord Kinnaird, lord Morpeth*, tous membres du parlement, etc., etc.

O'Connell prit un jour la parole dans un des grands meetings de la Ligue à Londres. Bien que la salle ne pût contenir que dix mille personnes, plus de trente mille billets avaient été demandés. Une foule épaisse stationna pendant toute la durée du meeting dans les rues adjacentes, répondant par des applaudissements enthousiastes à ceux qui parlaient du sein de l'auditoire. O'Connell fut reçu avec des transports inexprimables. C'était le 21 février 1844, dans l'intervalle qui sépara sa condamnation de son emprisonnement.

— Au nombre des personnes qui ont aidé par leurs travaux au grand mouvement de la Ligue et qui ont renseigné sir Robert Peel sur les faits relatifs à la réforme économique, il faut citer M. *Porter* et M. *Mac Gregor*, bien connus par d'importantes recherches statistiques. C'est M. *Mac Gregor* qui a dressé le fameux budget-type

destiné à préparer les esprits aux réformes financières¹. Il faut encore citer feu Deacon Hume, ancien secrétaire du *Board of Trade*, depuis W. Pitt, dont M. Bastiat a reproduit l'interrogatoire vraiment remarquable devant le comité de la chambre chargé de préparer le projet de loi relatif aux droits pour 1839². Ce comité, nommé sur la proposition de M. Hume, était composé de quatorze membres pris par égale portion parmi les partisans et les adversaires des réformes.

Un soldat de la Ligue — Un membre de la société des Amis (quaker) a pendant deux ans parcouru les comtés, depuis le Warwick jusqu'au Hampshire, pour distribuer les brochures de la Ligue. Il a visité 20 000 maisons. Cobden, en racontant ce fait au meeting hebdomadaire du 13 mai 1843 à Londres, ajouta : « Ce quaker obscur et modeste, pour répandre le germe de la vérité et de la justice, a supporté plus de fatigues et de travaux que ne fit jamais le duc de Wellington lui-même³. »

¹ Ce travail a été traduit par M. G. Brunet, de Bordeaux, sous le titre de *Principes de législation commerciale*, brochure de 30 pages. Paris, Guillaumin.

² *Cobden et la Ligue*, p. 421.

³ p. 128.

JOURNAUX OFFICIELS DE LA LIGUE.

Le premier journal de la Ligue a été l'*Anti-corn-law circular*. Le premier numéro est daté du 6 avril 1839. Il était quotidien à Manchester.

À partir du 21 avril 1841, il se transforme et prend le nom d'*Anti-bread-tax-circular* (circulaire contre l'impôt sur le pain). Il était hebdomadaire à Manchester.

Le 30 septembre 1843, ce dernier est remplacé par *the League*, moniteur officiel de l'Association jusqu'en juillet 1846, et qui se tirait à 20 000 exemplaires.

Le journal l'*Economist*, revue hebdomadaire, a hérité des doctrines libérales et économiques de *the League* et remplace cette publication officielle pour les amis du *Free-Trade*. Les saines doctrines de l'économie politique y sont défendues avec talent. Les faits y sont recueillis avec soin et présentés avec netteté. C'est M. James Wilson qui en est le rédacteur en chef.

CHIFFRES CURIEUX.

Le nombre total des brochures ou adresses publiées pendant l'année 1843 a été de 9 026 000, pesant 200 000 kilogrammes.

(Rapport de M. Paulton, secrétaire de la Ligue à Londres. *The League* du 30 septembre 1846.)

Pendant l'année 1843 la Ligue a eu 14 propagateurs qui parcoururent 59 comtés et firent plus de 650 cours.

(Même Rapport.)

En 1844 l'action de la Ligue sur les élections a porté sur 160 bourgs.

Plus de 200 meetings ont été tenus à ce sujet en Angleterre et en Écosse. On ne parle que de ceux où ont assisté des délégués de la Ligue.

Des cours ont été ouverts dans 36 comtés.

Il a été distribué 2 millions de brochures et 1 040 000 numéros du journal *the League*. Les bureaux de la Ligue ont reçu 300 000 lettres.

(Rapport de M. Hickin, secrétaire de la Ligue à Manchester, le 22 janvier 1845.)

En trois mois les *free-traders* ont acheté vers la fin de 1844 pour 250 000 livres soit 6 250 000 fr. de *free-holds*.

(Discours de M. Bright au meeting du 22 janvier 1845 à Manchester). (Cobden et la Ligue, pag. 416).

M. Wilson a assisté à 1 361 meetings, M. Prentice à 1 127, M. Lees à 863, M. Rawson à 601, M. Wolley à 485, etc.

Vers la fin de 1845, 90 meetings ont été tenus en trois semaines, tant en Angleterre qu'en Écosse. Cobden et Bright ont paru presque à

tous et ont porté la parole dans 16 grandes assemblées (voyez pag. 42).

Les meetings hebdomadaires tenus à Londres, à Covent-Garden, en 1844, avaient en général six mille personnes. On en compta dix mille le jour où O'Connell prit la parole (voyez pag. 82) ; on en compta dix mille aussi à un meeting de Manchester, le 22 janvier 1845.

SOUSCRIPTIONS DE LA LIGUE.

1839	1 000 liv. sterl.	ou	25 000 fr.	1 ^{ers} fonds
1839	5 000		125 000	1 ^{er} vote
1840	6 000		150 000	2 ^e
1841	10 000		250 000	3 ^e
1842	25 000		625 000	4 ^e
1843	50 000		1 250 000	5 ^e
1844	100 000		2 500 000	6 ^e
1845	500 000		12 500 000	7 ^e

En 1844, le sixième de la souscription (400 000 francs) fut couvert dans la première séance.

En 1845, 60 000 livres (1 500 000 francs) ont été souscrites dans la première séance.

25 souscripteurs s'engagèrent pour 1 000 livres chacun ; 24, pour 500 livres. M. Cobden fut de ce nombre (voyez pag. 56). Un simple ouvrier souscrivit pour 625 fr. d'économies.

Les souscriptions se faisaient généralement à la fin de l'année, pour l'année suivante. En 1846, la Ligue n'a demandé pour sa liquidation que 250 000 livres sur le demi-million sterling voté pour cet exercice.

En 1843, l'exposition à Manchester a produit 9 000 livres ou 225 000 fr.

En 1845, celle de Covent-Garden, à Londres, a produit environ 25 000 livres ou 625 000 fr.

Ces expositions contenaient plusieurs dons des dames patronnesses. Ces solennités étaient jusque-là inconnues en Angleterre.

En réunissant le montant des souscriptions et le produit des deux expositions, on trouve que la Ligue a dépensé environ douze millions de francs.

FIN.

